

LES ARTS

Art action, manœuvre, body

art, art charnel, spoken word, art

sociologique, situationnisme,

esthétique relationnelle,

performance, happening...

Performance le corps-limite



CHRONIQUE

*Courrier
de la lutte*
Page C 2

DANSE

Pistes de danse
Page C 5

MÉDIAS

*La vraie
question*
Page C 9

FORMES

*Du village
à la ville*
Page C 10

Spectacles

Page C 4

Cinéma

Page C 5

Musique

Page C 8

La performance. Regardez bien. Elle est partout. Il y a une effervescence en art contemporain autour de cette pratique, un momentum. Le Lieu, à Québec, lui consacre une onzième Rencontre, qui prend fin demain; La Centrale à Montréal, en novembre, un «mois de la performance» (pour une quatrième édition); Skol, également à Montréal, sa programmation annuelle entière; Dare dare une portion de son programme. Quoi d'autre? Les revues s'y mettent. Inter poursuit son indéfectible engagement envers elle. Parachute l'aborde à travers le thème de la communauté, et Esse livre à son sujet un numéro entier, avec entrevues de performeurs à l'appui. Sait-on pour autant de quoi il s'agit?

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

On l'a aperçu à Radio-Canada en août dernier, dans un documentaire, *La Technologie mangeuse de chair*. Des crochets glissés sous la peau d'un performeur sont fixés à des câbles. Ceux-ci se tendent, la peau s'étire. Ce corps contracté s'élève lentement au-dessus de la foule groupée sur la place publique. Pendant quelques secondes, le corps de cet homme plane au-dessus des têtes, s'élève. Mû par l'action d'une grue, il plane dans le ciel. L'image est saisissante.

Cet homme s'appelle Stelarc. L'Australien se soumet volontairement à de telles actions depuis 30 ans, des années à repousser les limites de sa propre enveloppe charnelle, à grand renforts de technologie. — une référence mondiale en matière de performance. Dans cette exploration des limites du corps, de son endurance comme de sa chair, plusieurs

portes se sont ouvertes, puis en partie refermées.

Sylvie Tourangeau fait de la performance depuis 1978, elle a aussi beaucoup écrit sur le sujet et anime des ateliers pratiques dans le domaine.

«Le préjugé le plus tenace à l'endroit de la performance vient de la fin des années 70. Je suis toujours prise avec ça en entrevue. Les gens pensent que c'est pipi, caca, sexe et violence. Point. Pourtant, depuis, les ordinateurs ont été inventés et la performance a évolué. On n'en est plus là.» En 1964, devant un public, sous une forme ritualisée à l'extrême, l'Américaine Carolee Schneemann poussait la chose à un degré de nudité qui a fait

scandale, parce qu'elle impliquait des contacts difficilement concevables avec de la viande crue, histoire d'évoquer de bas instincts.

Tourangeau ne renie pas les gestes extrêmes de ces années-là. «Les performances de Gina Pane visaient le rapport à l'autre, explique-t-elle. Elle se demandait comment ouvrir son corps

pour le rapprocher de l'autre. Les performeurs risquent des choses, mais ils le font en toute conscience. Ils changent les perceptions du corps, la leur également. C'est un changement de l'être qui n'a rien à voir avec une quelconque guérison, ni une pathologie. Ces gens sont ceux qui ont affiché le plus de détachement par rapport à leur travail, alors qu'on leur reproche précisément le contraire.»

De passage à Québec dans le cadre de la Rencontre Internationale d'art performance 2000, organisée par Le Lieu, Stelarc donnait hier soir une démonstration de ses expérimentations, dans laquelle des spectateurs ont pu tester les effets de ses machines. Il explique ainsi en entrevue son rapport au corps: «Contrairement aux autres formes d'art comme la peinture, vous négociez avec le corps directement, et pas avec une représentation symbolique du corps ou des métaphores. Vous avez donc à faire avec les conséquences physiques de vos idées. Vous complexifiez l'expression et l'expérience. Dans mon approche, je construis des expériences alternatives, intimes et volontaires, pour

VOIR PAGE C 3: PERFORMANCE

SIMON HUNTER

LES ARTS

Courrier de la lulette



Odile Tremblay

Je vous ai fait grâce jusqu'à maintenant de mon petit courrier personnel du mollet ou de la rotule. Une fois n'est pas coutume. La pluie de réactions suscitées par ma dernière chronique abordant la piètre qualité de la langue au Québec vous vaut un *bis* sur la question. Je pourrais d'ailleurs y revenir douze fois sans vider le sujet, alors...

Pour tout dire, j'attendais stoïquement une volée de bois vert, du genre: «On parle mal et on en est fiers. Écoutez-nous pas avec ça!»

Or, à l'ahurissement du légume (moi), la quasi-totalité des lettres (et appels) appuyaient mon propos (à moins que les tomates n'arrivent plus tard): «Vous avez raison. On a mal à notre langue ici. Sus à la politique de l'autruche d'un PQ qui prétend défendre le français tout en le laissant massacrer sur son terrain à tire-larigot. Des campagnes de sensibilisation, ça se conçoit, après tout. Des solutions, ça se cherche et ça se trouve. Aux armes, citoyens!», disent-ils en substance.

Une remarque, en passant: il y a quelques années à peine, le même message suscitait une avalanche de claques, payables au porteur, comme sur la tête du bégauteur à la patinoire de la ligue d'impro. Georges Dor, vilipendé de toute part pour avoir jadis cogné

sur ce clou-là, en a su quelque chose. Ça change. Le terrain paraît mûr pour brasser le sujet. Que nos gouvernants mettent ça dans leur pipe et le fument

On possède en Lucien Bouchard un premier ministre lettré qui évoque le moins possible ses lectures de crainte d'effrayer la populace. Mais s'il en parlait plus, ça donnerait peut-être aux Québécois l'envie de lire davantage, justement. On n'est pas obligés d'être petits, à ce que je sache.

Quoi que semble en penser notre premier ministre, à l'ère de la mondialisation et des voyages de masse, la défense d'un mauvais français au Québec est en train (ce n'est pas trop tôt) de devenir un combat d'arrière-garde. Un concert de voix s'élève pour en convenir aujourd'hui. «Oui à la connaissance, à la pratique de plusieurs niveaux de langue, affirment ceux qui m'écrivent. Non au seul apprentissage tout croche du plus bas, du moins riche, du moins exportable devant les cousins de la francophonie à qui les oreilles frisent à nous entendre.»

Une foule d'enseignants m'expédient des épîtres découragées devant les fautes énormes, presque inimaginables, émaillant les travaux scolaires. «Par moments, je vous jure, je me sens isolé avec mes exigences de qualité, m'écrit l'un d'eux. Je ne peux ni comprendre ni accepter qu'on malmène ainsi sa propre langue, celle par laquelle une collectivité reconnaît son identité.»

«En ce moment, on nous parle dans les collèges de tournant vers la réussite, soupire un autre. Les professeurs doivent faire des efforts afin que "l'usine éducative" produise de plus en plus de diplômés. (C'est curieux, on ne parle pas des efforts que les étudiants eux-mêmes doivent fournir.)»

Bref, les enseignants s'arrachent les cheveux devant la paresse institutionnalisée qui sévit chez nous. C'est sur les bancs d'école et dans la famille que l'amour d'une langue fleurit d'abord. Or, si la qualité du français n'est jamais offerte en pâture comme projet de société, si l'État Ponce Pilate s'en lave les mains, pourquoi les parents, les élèves, leurs maîtres, les humoristes et les animateurs télé s'en soucieraient-ils? Ceux qui s'y frottent passent pour de vrais maniaques.

Les jeunes ont le dos large. De là à les rendre responsables du massacre... Toutes générations s'unissent pour perpétuer la médiocrité du français parlé en nos terres. La réforme Marois a tenté un timide coup de barre, mais la force d'inertie est grande et tant d'enseignants connaissent trop mal le français pour hausser leurs critères pédagogiques...

Louise Beaudoin, ci-devant ministre responsable de la Francophonie et de la Charte de la langue française, déplorait le mois dernier: «La qualité de la langue n'est pas une question très populaire, et surtout pas dans mon parti.» Ça parle au yable!, comme dirait l'autre.

Preux chevalier de la Table ronde, le Parti québécois n'en finit plus d'enfourcher la défense du français comme cheval de bataille (contre l'ennemi extérieur: oui! oui! Intérieur: non! non! non!), il a cumulé tant de mandats depuis les années 70, sans jamais pousser à la roue d'une langue à parfaire, à aimer. Quelle folie! On veut bien le voir se battre pour un statut, mais qu'il s'acharne à jeter dans un même soufflé la qualité de la langue par-dessus bord relève du surréalisme. C'est le PQ qui avalisa au départ la vague purement joulaisante déferlant sur des bancs d'école où les classiques français

n'étaient même plus au programme. C'est lui qui perpétue la conspiration du silence aujourd'hui. Nous voici otages d'un gouvernement qui aspire à l'indépendance tout en se gardant bien d'encourager les siens à mieux s'inscrire dans le courant de la francophonie. A-t-il conscience de verser de l'eau au moulin de nos adversaires politiques, lesquels ricangent à qui mieux mieux, trouvant presque folle cette bataille pour une langue si mal pariée? Schizophrène, dites-vous?

Là où un parti nationaliste devrait éclairer la voie, il ferme les yeux sur les failles béantes de son édifice, craignant sans doute de paraître élitiste (le mot seul jette l'effroi), balayant les intérêts supérieurs au profit de la petite politique partisane, année après année. C'est en tant que nationaliste que je m'insurge moi-même. La culture, la pensée passent par le véhicule de la langue, mais on la torture, cette langue-là. On refuse d'explorer ses richesses. Suffit!

Les états généraux sur le français au Québec, qui démarrent le 1^{er} novembre, possèdent entre autres mandats, nous susurre-t-on en haut lieu, celui de promouvoir la qualité du français. On veut bien les croire mais jusqu'à maintenant, leur président, Gérard Larose, n'a guère envoyé ce message-là, battant plutôt le rappel des troupes pour l'éternelle guerre sainte contre l'affichage bilingue, Second Cup et autres boucs émissaires faciles qui créent diversion au problème principal. On nomme bien des amis du parti à ces postes de présidence... Pour mieux noyer le poisson, encore et toujours, en perpétuant le cycle du grand déni? Peut-être. «Souvenons-nous qu'il est plus facile de gouverner un peuple ignorant!», m'écrit une lectrice. Misère!

otremblay@ledevoir.com

PERFORMANCE

Public à l'œuvre

L'un des axes de plus en plus importants de la performance est sans contredit l'esthétique relationnelle

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

L'expression esthétique relationnelle a été popularisée par le critique et essayiste français Nicolas Bourriaud (*Esthétique relationnelle*, Les Presses du réel, 1998). Sous cette rubrique, le discours critique tente de s'ajuster à la réalité de plusieurs manifestations artistiques des années 90 qui mettent à distance la production d'objets comme telle et proposent plutôt, en lieu et place de l'œuvre, et à l'intérieur d'une vaste tentative de rapprochement avec le public, des situations impliquant ce dernier.

C'est d'ailleurs le fil rouge qui traverse toute la programmation du centre d'artistes Skol à Montréal durant la prochaine année. Il y a quatre ans, Skol avait placé sa programmation sous l'égide d'une pratique singulière, l'installation, et avait donné le ton à une saison haute en couleur. L'année s'était terminée par la publication, sous la direction d'Anne Bérubé et de Sylvie Cotton, de l'imposant ouvrage *L'Installation: pistes et territoires. L'installation au Québec, 1975-1995: vingt ans de pratique et de discours* (Skol, 1997). L'an prochain, Skol prévoit une publication importante sur cette notion relativement nouvelle dans le paysage de l'art qu'est l'es-

thétique relationnelle, tout en prenant ses distances avec le genre, allant du côté des *«rapports interpersonnels, les stratégies d'infiltration et les réseaux de circulation»*. L'idée de cette programmation spéciale a été proposée par Patrice Loubier et Anne-Marie Ninacs.

Infiltration, mimétisme, dissémination, détournement, rencontre, résistance et circulation sont les termes chapeautant cette saison déjà entamée, tous paramètres fortement utilisés dans l'art de la performance de façon générale. Alors, qu'en est-il?

Pour Bourriaud, «la pratique artistique se rencontre désormais sur la sphère des relations interhumaines, comme en témoignent les pratiques artistiques en cours depuis les années 90». Pour le critique, «la partie la plus vivante qui se joue sur l'échiquier de l'art se déroule en fonction des notions interactives, conviviales et relationnelles». Cette esthétique de la relation s'ouvre à plusieurs possibilités: «Les meetings, les rendez-vous, les manifestations, les différents types de collaborations entre personnes, les jeux, les fêtes, les lieux de convivialité, bref l'ensemble des modes de la rencontre et de l'invention de relations, représentent aujourd'hui des objets esthétiques susceptibles d'être étudiés en tant que tel.»

Dans une volonté de rapprocher une fois de plus l'art et la vie, plusieurs artistes se sont effective-

ment mis à produire un art de la rencontre entre la sphère privée de l'artiste et celle du public, dans le but de «resserrer», dit Bourriaud, la relation entre les deux. Or, dans un article paru dans le numéro

73 de la revue *Inter* et intitulé «Situations dans un contexte relationnel», Richard Martel souligne que ces termes étaient déjà en acte dans le discours de l'art sociologique des années 70, qui visait à provoquer des types de relations sociales nouvelles, rejetées par les idéologies dominantes.

L'affaire n'est peut-être pas nouvelle, mais ce nouveau nom de l'art sociologique permet de réunir autour d'un lieu commun des pratiques qui ont pour conséquence de déplacer la loupe de la production de l'artiste vers les comportements de celui qui accepte de se prêter au jeu. Faut-il y voir l'éclosion d'une nouvelle responsabilisation des artistes par rapport à la société? Cette pratique pourra-t-elle venir à bout des préjugés contre l'art voulant que celui-ci se tienne à l'écart des enjeux sociaux? Les réponses à ces questions se trouveront-elles à Skol au cours de l'année? A voir, à expérimenter plutôt.

Skol fait justement sa «mise en circulation» aujourd'hui et lance le calendrier de ses activités, à 14h. Le centre est situé à Montréal, au 460, rue Sainte-Catherine Ouest, cinquième étage.

Infiltration,
mimétisme,
dissémination,
détournement,
rencontre,
résistance
et circulation
sont les termes
chapeautant
cette saison
déjà entamée

une création du
Théâtre d'Aujourd'hui
en collaboration avec
BANQUE LAURENTIENNE

COMPLÉT
25, 26 octobre,
1^{er} et 7 novembre

La Nostalgie du paradis

de François Archambault
mise en scène
Jean-Stéphane Roy

avec
France Castel, Yves Corbeil,
Claude Despins, Jean-Louis Hébert,
Denis Houle, Steve Laplante,
Julie Ménard, Julie Perreault,
Reynald Robison,
Marie-Hélène Thibault, Louise Turcot

Du 25 octobre au 18 novembre 2000

concepteurs
Florence Cornet, Pascale Déry, Nicolas
Descôteaux, Stéphane Girouard, Nathalie
Godbout, Olivier Landreville, Patricia Ruel

Théâtre d'Aujourd'hui
3901, rue Saint-Denis
(Métro Sherbrooke)
(514) 282-3900
www.theatredaujourd'hui.qc.ca

ESPACE GO PRÉSENTE AVEC LA COLLABORATION D'air français
UNE PRODUCTION DE LA COMPAGNIE LUDOVIC LAGARDE (FRANCE)

le colonel des zouaves

un événement à ne pas manquer !
4 soirs seulement !

d'OLIVIER CADOT
mise en scène de
LUDOVIC LAGARDE

avec
LAURENT POITRENAUX
et GILLES GRAND

du 25 au 28 octobre 2000

* L'écriture de Cadot relève de la quatrième dimension. Elle se promène dans un tapis comme si c'était un jardin, se prend tout à tour pour la miette de pain et l'événement à réaction. (...) Sprinter immobile, Poitreux joue sur un mouchoir de poche (...) D'une suprême élégance, cette danse statique doit beaucoup au regard de la chorégraphe Odile Duboc. (...) Un extraordinaire voyage gestuel et sonore de quatre-vingt-dix minutes. » *Liberation*, mai 1999

* On ne peut qu'applaudir la sobria virtuosité de Laurent Poitreux, qui tour à tour se détache et s'estompe avec une humilité de catastrophe, et la rigueur avec laquelle Ludovic Lagarde met en scène froidement ce qui rassemble à une ultime parade de l'égo. » *Le Figaro*, mai 1999

* Laurent Poitreux sait faire. Il a l'art de la mobilité impossible : chaque partie de son corps joue d'une manière autonome, avec la synchronisation d'un sportif olympique. (...) Sa voix change de registre avec la même dextérité. Impressionnant. » *Le Monde*, juin 1999

* Une synergie confondante de justesse et d'humour, une conjuration de talents absurde. » *L'Express*, juin 1999

INFORMATIONS : 514.845.4890

ESPACE GO www.spacego.com
4890 boulevard Saint-Laurent

BANQUE LAURENTIENNE s'associe à la réalisation de la saison 2000-2001 au Théâtre ESPACE GO

Abonnement encore disponible!
(15,50\$ par spectacle pour un
choix de trois productions.)

TAPAGE NOCTURNE

de Francis Monmart

Mise en scène
Claude Lemieux

Avec Luc Morissette,
Diego Thornton
et Jorge Fajardo

Scénographie
Patricia Ruel
Éclairages
Dominique Ithurriague
Costumes
Gilles-François Thérien

1371, rue Ontario Est
Métro : Sherbrooke ou Beaudry

Mardi au samedi, 20 h
Billetterie : (514) 526-6582
Admission : (514) 790-1245

**17 octobre
au 11 novembre**

LE GROUPE DE LA VEILLÉE

LES ARTS

THÉÂTRE

Un absolu de substitution

Après avoir écrit sur le sexe (*Cul sec*) et la politique (*Si la tendance se maintient...*), François Archambault interroge le nouveau désarroi amoureux dans sa dernière pièce, *La Nostalgie du paradis*, créée cette semaine au théâtre d'aujourd'hui.

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR



JACQUES GRENIER
François Archambault

Son référentiel poissant au menton lui fait une sorte de tête de mousquetaire du roi. Ancien étudiant en lettres, le d'Arctagnan dramaturgique est arrivé aux planches au hasard d'un concours universitaire d'écriture. François Archambault n'a pas remporté le concours mais a tout de même pris goût à la chose dramaturgique au point de s'inscrire au programme d'écriture de l'École nationale de théâtre du Canada. «*Ça ne s'enseigne pas, l'écriture, mais ça s'apprend*», dit le jeune homme de 32 ans en se passant pour une énième fois la main dans les cheveux. «*Et l'École [nationale de théâtre] a été un milieu très stimulant pour apprendre. C'est un laboratoire qui aide à trouver sa voix. Au début, j'écrivais dans un style plutôt absurde. Au bout de la formation, je me suis repositionné dans un genre plus réaliste.*» Sa pièce de finissant (1993), *Cul sec*, a été reprise par la compagnie PaP. «*La transition professionnelle a été rapide. J'ai été chanceux.*»

pratiquer une sorte de démocratie privée. *Cul sec* parlait d'un constat d'échec et se voulait réaliste. La Nostalgie du paradis essaie de trouver une solution pour le couple.

«*Ça ne s'enseigne pas, l'écriture, mais ça s'apprend*»

Cette solution passe même par l'institutionnalisation des rapports amoureux (dixit Hegel), par l'entremise du rituel de l'union maritale. Un mariage bien étrange, très nouvel âge, célébré sur le toit d'un immeuble par des convives en costumes pseudo médiévaux.

«*Dans mes pièces, j'essaie souvent de mélanger l'autobiographie et la fiction, de distordre la réalité, de rendre vrai ce qui est faux. Moi, je suis avec la même fille depuis neuf ans*», poursuit celui qui est par contre un tout nouveau papa. «*J'ai déjà demandé à ma blonde de m'épouser. Elle m'a dit non. Je pense que c'était une bonne chose. En même temps, mon audace, mon désir m'ont forcé à me questionner sur ce besoin de rituel, de romantisme, de reconnaissance publique des rapports privés.*»

Ou, plutôt, sur la difficulté de ressourcer ces rituels immémoriaux dans un monde en déficit de sens et de sacré. Le théâtre est lui-même un petit rituel d'occasion. Wajdi Mouawad, qui dirige le Quat'Sous, à deux pas du théâtre d'aujourd'hui, a souvent répété qu'il concevait son art comme une communion. «*Notre société est morcelée, divisée, atomisée*», conclut pour sa part le téméraire mousquetaire, adepte à sa façon d'un renouveau du «*tous pour un et un pour tous*». «*C'est ce qui rend difficile la communion, le partage en société. Je pense que j'ai un fond assez cynique. Mais en même temps, je ne le suis pas du tout. Une part de moi a soif d'autre chose, souhaite croire en Dieu, veut que l'amour soit encore possible.*»

SUITE DE LA PAGE C1

articuler un vocabulaire d'actes physiques afin d'expérimenter le corps différemment que dans la vie ordinaire.»

Stelarc se réfère au sport pour faire comprendre sa pratique. Le corps, souligne-t-il, n'est pas fait pour recevoir les coups, comme au rugby, ou pour réussir à chaque fois des réceptions parfaites en gymnastique. Dans ces cas-là, plus encore que dans ses performances, les risques de blessures sont très grands. «*Le sujet de mon travail n'est pas de connaître des expériences douloureuses. Mes performances sont par contre difficiles à faire. Il y a un défi physique, comme dans les sports. On accepte le sport comme une chose commune. Quand un artiste le fait, ça semble différent, mais ce n'est pas tant que cela.*» Une seule fois Stelarc a eu besoin d'un support médical, et il affirme que les suspensions n'ont pas été ses expériences les plus pénibles, loin de là. Pour lui, la méditation zen, immobilisant le corps pendant de longs moments, tient aussi de la performance et pourtant «*n'a absolument rien de confortable*».

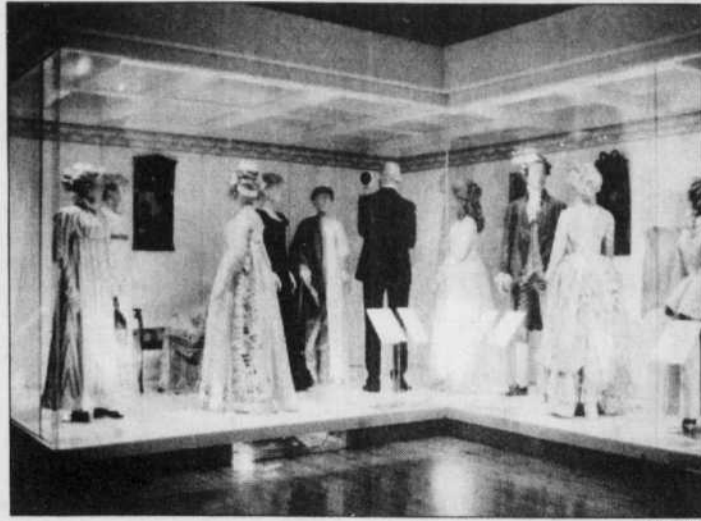
Tourangeau commente ce type de travail avec lucidité: «*Le body art a été crucial parce qu'il contient l'idée d'un dépassement de la présence. Il s'agit d'aller jusqu'au bout d'un geste, au-delà du seuil de douleur. Pour moi, c'est la base de la performance. D'autres ne la considèrent pas comme telle, mais comme un genre à part, autonome.*»

L'obsolescence du corps

«*Le corps est obsolète*»: il s'agit d'une des déclarations les plus percutantes de Stelarc, du reste le titre d'une performance. Pour lui, dès que la machine prend en charge le corps, ce dernier cesse d'évoluer. L'artiste pose sur le terrain de l'art des questionnements fondamentaux sur l'humanité. La performance *Fractal Flesh-Split Body: Voltage-In/Voltage-Out*, en novembre 1995 au Luxembourg, consistait à se brancher à un circuit contrôlé par ordinateur, capable d'extraire les mouvements du corps de sa propre volonté. Son corps recevait des décharges électriques faisant bouger ses muscles sans que l'esprit ne commande ces gestes. Les impulsions lui étaient envoyées par des opérateurs du public, à partir d'ordinateurs situés à Paris, Helsinki et Amsterdam, par Internet.

Dans cette performance, il s'agissait de projeter des comportements dans un corps autre, qui en devient l'hôte. En résultat des recherches stimulantes sur la cognition. Le corps devient aliéné de lui-même. Stelarc démontre que la technologie n'est plus une extension du corps mais l'inverse. «*Internet est une extension crue de notre système nerveux*», dit-il. Des corps sont déjà reliés entre eux par l'informatique, percevant des sensa-

Performance



Looks behind (1993), Roy Vaara

LE LIEU

tions, des prothèses technologiques sont insérées dans le corps. «*La technologie du futur sera invisible. Le corps l'aura bientôt totalement avalée. Le corps mange la technologie qu'il produit.*» Contrairement à ce que suggère le titre du documentaire, le corps absorbe la technologie. Stelarc objectifie le corps pour le sortir «*des anciennes métaphysiques*» qui traitent d'une notion de l'âme inacceptable pour lui.

Le genre a ses mythes. Une légende veut ainsi que Rudolf Schwarzkogler (1940-1969), un artiste viennois, se soit coupé le pénis au cours d'une performance et qu'il en soit mort. Richard Martel, cofondateur de la revue *Inter* et de la galerie Le Lieu à Québec, farouches défenseurs de

la performance, lui-même performeur aguerris, rétablit les faits. «*C'est faux. Schwarzkogler a fait sept actions dans sa vie, sans public, juste pour le photographe. C'est un travail très fort, qui a influencé les performeurs. On imagine la lenteur du travail, la mise en scène. À mon avis, ce n'est pas de la performance.*» Ce serait plutôt de la photographie de studio. Pour Martel comme pour Tourangeau, la performance doit être faite devant public.

Cette dernière explique que «*le grand défi en performance est de ne jamais être dans l'anticipation, ni dans l'image mentale de ce que tu crois faire. C'est là que s'établit la présence. Chaque geste en appelle un autre. C'est pourquoi la performance développe la conscience. Ce n'est pas de l'impro-*

visation. Tu fais la mise en situation la plus serrée possible, en fonction de l'intention. C'est faux de dire qu'elle n'a pas de structure», même si elle peut «être ouverte» et permettre l'aléatoire.

Le body art n'est qu'un des aspects de la question. La performance n'implique pas toujours de grands déploiements de technologie, ni le corps dans sa physicalité.

La relève

La recrudescence actuelle de la performance viendrait d'une volonté des artistes de se rapprocher du public. Pour Martel, «*c'est ce qui compte en ce moment*». Il explique qu'après les années 80, la performance a été plus «trash» mais qu'«*aujourd'hui, c'est moins physique, on cherche à faire réfléchir les spectateurs. On le voit ici et dans d'autres pays, l'artiste va vers le public, sous diverses formes, avec des œuvres publiques, des actions dans la rue.*»

Pour Martel, il n'y pas d'opposition entre le privé et le public, mais une oscillation entre l'intime, le privé et le public. «*Faire de l'art, c'est mettre de l'art où il n'y en a pas, ou faire de l'art avec ce qui n'en est pas. En faire pour une institution muséale, ça marche, mais ce n'est pas courageux. Tu dois aller vers d'autres terrains, les transformer pour créer de nouveaux systèmes de relations. L'univers performatif est comme ça.*» Abondant dans le même sens, Tourangeau fait remarquer que la performance se transforme. «*La nouvelle génération mêle les genres. C'est une forme de désinvolture très efficace. Elle a une notion de public différente et fait des choses reliées à une présence dans le tissu urbain, sans le rôle des médias, loin du spectaculaire, parfois même inconnu.*» Cette nouvelle attitude est garante des développements de cet art du présent.

Des noms? Marie-Andrée Rho, Massimo Guertera, déjà un incontournable, Marie-Suzanne Désilets, Marie-Andrée T. et Iwona Majdan, pour ne nommer que ceux-là.

Faisant suite à la Rencontre qui se termine ce soir à Québec, Martel annonce que les éditions Intervention vont ajouter un titre à leur substantielle collection, pour mettre de l'ordre dans tout cela. «*Le livre qu'on prépare documente la performance pour 25 pays entre 1978 et 1998. Il contient une lecture des années soixante pour démêler ces questions: l'actionnisme, la poésie action, l'art corporel, les débats entre happening et Fluxus.*» L'ouvrage devrait sortir dans un mois environ, bilingue. Gigantesque, il totalisera 1200 pages.

Lire également notre texte sur l'événement performance à la Galerie Skol dans les pages d'arts visuels du Cahier Livres, page D9.

Quelques jalons

La performance a une histoire. L'expression «performance art» aurait été inventée autour de 1970 et a progressé pour englober rétrospectivement les happenings, déjà en vogue sur la scène new-yorkaise et les activités du groupe Fluxus, né en 1961 autour de George Maciunas, avec des performeurs en danse, en musique, et toutes sortes de collaborateurs, notamment en littérature. La meilleure définition des activités du groupe toujours actif vient sans doute de Dick Higgins (1938-1998), l'un de ses cofondateurs: «*Fluxus is not: a moment in history, or an art movement. Fluxus is: a way of doing things, a tradition, and a way of life and death.*»

La performance a main liée entre autres avec le créateur américain de musique actuelle John Cage et ses expériences au Black Mountain College, au début des années 50, ainsi qu'avec les photographies du peintre Jackson Pollock, lui qui avait décroché ses toiles du mur pour peindre au sol, en plein mouvement. L'explosion

d'une sensibilité gauchiste exacerbée par des années socialement troublées a aussi contribué à son émergence.

Elle vient aussi des futuristes et de dada, de leurs manifestations et revendications publiques. Son histoire avance en cordée avec les avant-gardes qui ont voulu, à grand renfort d'idéologies, marier l'art et la vie.

Pour certains, une date, 1958, constitue une balise dans cette histoire: Allan Kaprow organise cette année-là un premier happening à la Rutgers University du New Jersey, et le Français Yves Klein, inspiré par la tournée européenne de John Cage, invente le vide avant d'utiliser, le 9 mars 1960, littéralement et à mille lieues de la rectitude politique ambiante, le corps d'une femme comme pinceau, dans une performance chorégraphiée à la Galerie internationale d'art contemporain, à Paris.

Janvier Toupin Théâtre d'Envergure présente

TERRITOIRE

Texte et mise en scène Patrice Dubois

Avec Marie-Joanne Boucher, Daniel Desjardins, Claude Gagnon, Marie-Claude Gamache, Richard Lemire, Michel Mongeau, Christiane Proulx

Assistance à la mise en scène: Nadia Bélanger

Concepteurs: Nadia Bellefeuille, Jean-Frédéric Messier, Sonoya Nishikawa, Solange Paradis

19 OCT au 11 NOV

LA LICORNE
4559, Papineau
Rés: (514) 523-2246

En codiffusion avec Le Théâtre de la Manufacture

de Virginia Woolf? *Qu'a peur madame?*

Edward Albee

théâtre du rideau vert

Du 26 septembre au 21 octobre 2000

Traduction: Michel Tremblay

Mise en scène: Martin Faucher

Avec Louise Marleau, Raymond Cloutier, Pascale Desrochers et Patrick Lauzon.

Assistance à la mise en scène: Pascale Desrochers

Concepteurs: David Proulx, Marc Parent, Guy

2 DERNIÈRES
(514) 844-1793

Service des réservations: les samedis et dimanches en matinée, sur réservation seulement.

La Presse, TVA, Omni, Télé-Québec

LE CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE MONTRÉAL PRÉSENTE

d'après la pièce sans titre d'Anton Tchekhov adaptation de Pol Quentin

Mise en scène de Patricia Nolín assistée de Louise de Beaumont

Avec les finissants de 3e année

du 27 octobre au 4 novembre 20h (relâche le dimanche 29 octobre)

Au Studio-théâtre Jean-Valcourt, 100, rue Notre-Dame Est, Montréal (métro Champ-de-Mars)

ENTRÉE : 6\$ (don versé au Fonds de secours madame Jean-Louis Audet)

RSVP au : (514) 873-4283

Québec Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec

DU 28 SEPTEMBRE AU 28 OCTOBRE 2000

Le Pont Bridge présente

>portatbiduled'une femmephotographe

MeMyLee Miller

UNE CRÉATION DE CAROLE NADEAU (assistée du prof John-Hirsch) Créateurs-conseils: Louis Hudon, Marie Larocque

LE HORS-BORD
3655, boul. Saint-Laurent, Espace 104
Réservations > 289-0848
> Prix régulier : 20 \$
> Étudiants et aînés : 15 \$

COMPLET 21 et 26

Logos: Conseil de la Culture, Montréal, Le Devoir

LES ARTS

SPECTACLES

Mais que nous renoues-tu là, Petula?

Un quart de siècle plus tard, retour en ville de la plus francophone des chanteuses britanniques

SYLVAIN CORMIER

La mémoire est un entonnoir. Avec un tamis au bout. Pas grand-chose n'y passe. Tiens, de Petula Clark, que se rappelle-t-on? Demandez autour. A moins que vous ne tombiez sur un ado qui répond Eminem à toutes les questions, on vous dira: Downtown. Avec un peu de chance, on vous en chantera un bout: «When you're alone / And life is making you lonely / You can always go / downtown...»

C'est tout et c'est ainsi. Le curriculum en forme de peau de chagrin. Un refrain immortel pour mille oubliés. Triste ratio.

Même moi, fan de la chanteuse depuis l'enfance, je l'avais perdue de vue ces dernières années. De loin en loin, les échos de ses succès dans les comédies musicales échouaient en brèves dans les quotidiens. Premier rôle dans *Sunset Boulevard* en 1995, puis plus récemment dans *Blood Brothers*. Donnait-elle encore des spectacles? J'avais l'impression que non. Et pourtant, si. «Je reviens toujours à mon spectacle. Les comédies musicales sont des pauses d'une année ou deux entre les tournées», précise Petula Clark elle-même en personne. On est dans un hôtel à Montréal. C'est la ronde promo, un mois avant le spectacle du samedi 28 octobre au Saint-Denis, premier passage de la chanteuse en ville depuis 1976 (alors en vedette à la PdA). Rencontrer Petula Clark me fait de l'effet.

Pour moi aussi, Petula, c'est *Downtown* chantée au *Ed Sullivan Show* en 1965, mais c'est aussi tout un tas d'autres chansons, et pas seulement les succès planétaires (*I Know A Place, My Love, Color My World, A Sign Of The Times, Don't Sleep In The Subway, This Is My Song*): je peux fredonner sur demande tous les tubes de son étonnante carrière parallèle en France (et chez nous), conséquence inattendue de son mariage avec le producteur Claude Wolff au début des années yéyé: *Chariot, Mon bonheur danse, Je me sens bien, Personne ne veut mourir, Un jeune homme bien, Que fais-tu là,*

et même *Ô shérif ô*, que lui écrivit Gainsbourg. Il n'y a pas que les chansons.

Je revois également des films: le merveilleux *Finian's Rainbow* en 1968 avec Fred Astaire, *Goodbye Mr. Chips* l'année suivante avec Peter O'Toole. «Ah! Les sixties, je suis un peu piégée dedans, soupire en souriant Petula. C'est normal que les gens me mettent dans cette petite case. Bien sûr, moi, je ne peux que considérer ma vie en entier. La période Downtown, toute formidable soit-elle, n'a été pour moi qu'une phase. Je crois avoir accompli de meilleures choses depuis. Mais peut-être moins spectaculaires...»

Le curriculum en forme de peau de chagrin. Petula, c'est un refrain immortel pour mille oubliés. Triste ratio.

Il y a eu l'après-Downtown, mais aussi l'avant. A moins d'être un Britannique avoisinant les 80 printemps, le souvenir de Petula Clark en tant que The Forces Girl — la p'tite chérie des forces armées — sera pour le moins vague: n'empêche que dès 1942, la petite Petula, du haut de ses dix ans, chantait pour donner du courage aux troupes, sous la pluie de bombinnettes nazies. «J'en parlais l'autre jour à Julie Andrews. Elle faisait ça aussi. Nous voyagions dans les transports de troupes, nous nous arrêtions dans les camps et chantions nos petites chansons.»

Souvenir heureux, contrastant avec l'horreur du moment. «Les enfants trouvent toujours quelque chose de magique à leur existence. Nous jouions avec les éclats d'obus après les bombardements. Les ruines, c'était notre terrain de jeu.»

Dans le spectacle, elle utilise, sorte d'autobiographie en chansons, un enregistrement «tout crépissant» d'elle à dix ans chantant à la BBC. «Ce spectacle, c'est une mise en contexte de différentes périodes de ma carrière. Pas une ode aux "good ol' days". Ce n'est pas ainsi que je vois ma vie.» Le répertoire en français y sera généreusement représenté. «Il y aura même une chanson de Notre-Dame de Paris.» J'ai failli m'exclamer: que fais-tu là, Petula? Franchement, je préférerais une autre de Gainsbourg. *La Gadoue*, tiens.

BERNARD LAMARCHE LE DEVOIR

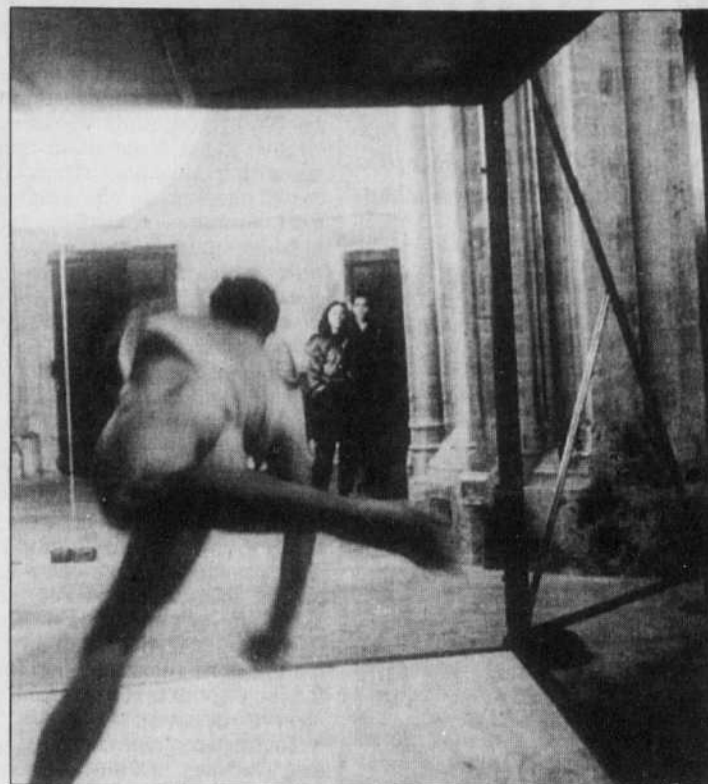
Le chorégraphe Boris Charmatz a connu le succès si jeune qu'il excite de vieux fantasmes liés à l'idée de prodige. Côté création, vrai que Charmatz a été plutôt précoce: sa première chorégraphie, *A bras de corps*, a été créée alors qu'il n'avait que 19 ans, au moment où son collaborateur, Dimitri Chamblas, n'avait que 17 ans. L'œuvre que vous pourrez voir à l'Usine C, dans le cadre de *Danses à l'Usine*, *Att Enen Tionon*, il l'a écrite en 1996, à l'âge de 23 ans. Au-delà de la biographie, il est vrai que les créations de Charmatz ne sont pas banales, ce qui amplifie la réception que son jeune âge lui assure.

Instantané, le succès? «Il y un peu de bruit autour de nous, mais j'ai commencé très jeune à chorégrapheur. Sur notre première pièce, il n'y a pas eu tant de bruit que ça autour d'elle. On n'a pas beaucoup tourné au départ. Chaque pièce met du temps avant de rencontrer les programmeurs qui vont vraiment la diffuser. Du coup, on n'a pas beaucoup de pression.» Les deux comparses continuent de participer à d'autres projets, «ce qui contribue à modérer la supposée pression. La fulgurance est relative.»

Att Enen Tionon cultive quelques notions chères à la tradition. La première à sauter, peut-être la plus précieuse pour d'autres, l'idée de groupe, de communication entre des chorégraphes, du moins dans sa forme conventionnelle. Dans *Att Enen Tionon*, le dispositif d'accueil des danseurs n'est pas la norme. Sur quelques mètres de hauteur, une structure étroite de trois paliers sert de piste de danse multiple, autour de laquelle les spectateurs peuvent circuler. Trois danseurs: en bas, le chorégraphe Charmatz, coïncé entre les deux autres protagonistes; au centre Vincent Druguet, sorte de passeur; au sommet, limitée dans ses mouvements par la surface de jeu réduite, Julia Cima. Aucun débordement n'est permis, aucun contact physique ni visuel. Le fil

Danses à l'Usine

Pistes de danse



Boris Charmatz dans *Att Enen Tionon*

CATHY PEYLAN

est rompu entre les trois partitions. Ce sont les prémisses que Charmatz a voulu imposer à sa création. L'œuvre est aménagée par cet échafaudage, lui impose des limites, fait s'effondrer la communication pour la reconstruire sur d'autres fondations.

De par son titre, *Att Enen Tionon*, la pièce est placée à l'enseigne du langage. Comme un énoncé glossolalique, issu d'un langage imaginaire, ou à tout le moins comme un ralentissement de la prononciation, le titre brise la signalétique habituelle. «On parle de la danse comme d'un langage. J'ai le sentiment qu'il y a un rapport inextricable entre la partie logos ou la partie sentir de chaque geste. Il n'y a pas de langage dans lequel tout geste est marqué à jamais par des significations stables. Le corps est sans cesse travaillé par du langage, qu'il soit inconscient ou déterminé par les structures sociales.» Pour

Charmatz, le corps ne doit pas nécessairement être soumis à une signification très claire.

Aménager des angles morts

Les danseurs sont coïncés dans un espace réduit. Ils n'ont pas accès à ce que chacun fait, même dans le cas du chorégraphe, impliqué dans le processus. Dans *Att Enen Tionon*, les danseurs sont mis à nu sans flatterie. «On a l'impression avec la nudité qu'on donne tout à voir. Elle est plutôt comme un masque, qui submerge le danseur d'images de publicité, de l'histoire de l'art, d'expériences personnelles.» Vêtus simplement de tee-shirts, le bas du corps dénudé, sans musique, les danseurs évoluent dans un environnement sévère. Mais les paliers sont perméables. «Je peux donner des informations qui vont monter au sommet de la structure ou l'inverse. On reste chacun à son niveau, on légitime les

pouvoirs en place, mais en même temps c'est qui compte dans Att Enen Tionon, quelque chose circule entre nous, qui est beaucoup plus fort que si on changeait de place.»

L'écoute serait donc ailleurs, au-delà de l'isolation des protagonistes. «Le moindre frémissement de la structure métallique nous informe de ce qui se passe sur les autres paliers.» La relation de groupe passe par une attention manifeste. Parfois, des moments synchronisés surviennent dans les vingt-cinq minutes que dure la pièce. Une chaîne se forme, le fil se tend, une communauté se produit alors. «La danse évolue de manière particulière pour chacun. Julia Cima parfois se couche sur le plateau et alors on ne la voit plus. Le fait d'avoir une énergie au dessous d'elle, ou pour Vincent Druguet, de sentir quelque chose au-dessus et en-dessous de lui, modifie le rapport aux autres et la danse qu'elle fait. Une foule de paramètres influent.»

Le programme des soirées Charmatz s'ouvre sur la projection du très beau film de César Vaysslé, fait à partir d'une œuvre du duo, *Les Disparates*. Dans ce film, les unités de mouvements sont rompues par une multiplicité de lieux. Des gestes commencent dans un lieu et se terminent dans d'autres, modifiant leur portée. «J'aime bien l'idée que la part humoristique, sérieuse, ou dramatique, cette classification des mouvements, soit cassée. On ne sait plus si les gestes sont érotiques ou puritains.» Parfois, comme dans les scènes filmées sous la pluie, le danseur est privé de ses moyens par le terrain qui devient glissant. Comme dans *Att Enen Tionon*, le contexte «remet en cause le métier, ce qui va à l'encontre des nombreux savoirs du corps que l'on obtient lors de notre formation». Il s'agit là pour Charmatz d'une des conditions pour qu'advienne la création, «pour que le spectacle ne dorme pas.»

ATT ENEN TIONON de Boris Charmatz, dans le cadre de *Danses à l'Usine*, à l'Usine C du 25 au 29 octobre.

SPECTACLES

La moustache à papa

MARIE-ANDRÉE CHOUINARD LE DEVOIR

Henri Dès est en ville, et le chanteur suisse traîne dans ses bagages non seulement un nouveau disque (*Du soleil*) et un nouveau spectacle (*S'il vous plaît, du soleil*), mais aussi fiston Pierrick, celui-là même qui du haut de ses quatre ans inspira au bougre moustachu sa toute première mélodie.

Pierrick a 30 ans, pioche sur une batterie depuis l'âge de neuf ou dix ans, et suit désormais la moustache à papa dans ses tournées car il est batteur de métier. En plus d'en faire son inspiration et son public, Henri Dès a doucement amené son musicien de fils à participer à ses envolées musicales, sur scène et sur disque! Voilà dix ans que tous deux sont complices jusque dans la musique.

Fiston a toutefois un répertoire plus étendu que papa... Entre les coquines *J'me débrouille* et *Ange ou démon* de Henri Dès, il goûte au trash, au heavy metal et au speed metal. «À l'époque où papa m'a demandé de jouer pour lui, je faisais que du trash et du heavy metal. Il y avait un titre où il ne savait pas quoi mettre comme batterie, et il m'a demandé mon avis», raconte Pierrick Dès, rencontré avec son père cette semaine à Montréal. «J'ai tout de suite vu un rythme speed dessus, qui s'apparentait à du speed metal mais qu'il a plutôt tourné en gospel.» «Du gospel? Tu crois que c'était du gospel La Glace au ci-

tron?» s'étonne le musicien de père. «Ben oui, c'était du gospel», rétorque le fils, rythme sur la table et chansonnette à l'appui.

Si Pierrick a inspiré la toute première chanson d'Henri Dès, archi connu aujourd'hui pour cette aura de bonheur simple ou de simplicité joyeuse qu'il inspire partout où il passe, les chances sont minces que la propre fillette de Pierrick lui ait inspiré à lui ses créations. Il me tend son album, qu'il a endisqué au cours de la dernière année. Le nom du groupe, *Explosion de caca*, y est bien en évidence, une illustration des plus éloquentes à l'appui.

Provocateur

Provocateur, pratiquant l'humour absurde, le musicien a choisi avec son groupe de reprendre en version «trash» les thèmes des émissions télévisées de son enfance, des *Anges dans nos campagnes* à *Maya l'abeille* en passant par *Barbapapa*. Lorsqu'il entend Pierrick parler de *Explosion de caca*, Henri Dès rit: «C'est vraiment très très drô-

le, rien que le titre, j'ai dit: «Écoute Pierrick, tu vas pas mettre ça comme nom à ton groupe, personne ne va vouloir de toi!»

Du travail «rigoureux» avec son père à la «déconnade complète» d'*Explosion de caca*, le fils Dès éprouve le même plaisir. Idem pour le père d'ailleurs, qui affirme s'amuser comme un petit fou aux concerts «trash» de son fils, à la fois par ce qui se passe sur scène et dans la salle!

Depuis cette toute première chanson écrite spécialement pour Pierrick alors qu'il était gamin, Henri Dès inclut son fils à son métier, des studios d'enregistrement où le petit était témoin à la cuisine où on discutait avec sa femme Mary-Josée du métier de chanteur. Mais maintenant, Pierrick apporte une «couleur» toute particulière aux mélodies de son père. «Les musiques, je les ai toujours écrites, mais après, elles peuvent appeler un certain type d'arrangement et c'est Pierrick qui donne la première impulsion, qui va donner une sorte de couleur au disque», explique Henri Dès. Seuls tous les deux en studio, père et fils entament l'aventure d'un nouveau disque. Sur les paroles et la musique écrites par le sieur Dès lors d'une pause de quelques semaines au chalet, les deux compères mettent voix et batterie.

«Il a rajouté complètement ma couleur musicale, parce qu'il est imprégné de musiques d'aujourd'hui», explique Henri Dès, alors que moi je suis issu d'une génération qui écoutait Brassens, Félix Leclerc, Brel et Béart d'un côté, Elvis Presley et les Beatles de l'autre. Quand il est arrivé avec sa façon de voir la musique, ça a complètement transformé le look de ma musique, l'habillage.»

En attendant d'inclure ses petits-enfants à sa ronde musicale, Henri Dès continue de faire tourner les cœurs. Le douzième de ses disques, *Du Soleil*, présente, avec cette même simplicité désarmante, un mélange de fraîcheur et de douce folie des mots, le tout assaisonné d'un grand respect pour la capacité d'appréhender de l'enfant.

HENRI DÈS

S'il vous plaît, du soleil Théâtre Saint-Denis, 27 octobre, Montréal
Palais Montcalm, 28 octobre, Québec
Salle Maurice O'Bready, 29 octobre, Sherbrooke

première visite en Amérique du Nord

Boris Charmatz (France)

ATT ENEN TIONON - ACCOMPAGNÉ DU FILM LES DISPARATES (CÉSAR VAYSSIÉ)
PREMIÈRES NORD-AMÉRICAINES

«RADICAL, ÉNIGMATIQUE ET ENVOÛTANT» Le Télégramme, France

25 > 28 OCT. 20H + 29 OCT. 15H

Festival danse

danses à l'usine

Billets individuels - Usine C - 514-521-4493
ADMISSION - 514-790-1245 - 1-800-361-9595

Visitez notre site Web - www.festivalnouvelledanse.ca

USINE C 1345, avenue Lalonde, Métro Beaudry

Québec Montréal Québec

DOOR

de Pol Pelletier

dès le 9 octobre au 90, Ste-Catherine est

Réservations
• Billetterie Articulée 844-2172
• Réseau ADMISSION 790-1245

Tous les jeudis, soirées "donnez ce que vous pouvez"
INFORMATION : 525-3179

Québec

LES ARTS
CINÉMA

Alain DesRochers à la poursuite du rêve

MARTIN BILODEAU

Il s'est fait une réputation avec le vidéoclip. Il s'est bâti une renommée dans le monde de la pub. Aujourd'hui, son rêve d'être cinéaste, déjà entériné par quelques courts métrages (dont *L'Oreille de Joé*, remarqué), a conduit Alain DesRochers à empoigner *La Bouteille*, son premier long métrage, qui prend l'affiche ce week-end dans 30 salles à travers la province.

C'est dans un de ces patelins anonymes de la Montérégie qu'il a filmé cette comédie intelligente et sympathique sur la poursuite du rêve, où deux amis, Réal (Réal Bossé) et François (François Papineau), se sont donné rendez-vous pour extirper, du terrain dans lequel ils l'avaient enfouie 15 ans plus tôt, une bouteille dont le contenu, juxtaposé au présent des deux hommes au milieu de la trentaine, pourrait leur indiquer quel chemin prendre et mettre en perspective celui qu'ils ont jusque-là parcouru.

«C'est un film qui parle de la minute où on s'arrête dans notre vie pour se demander si on a réussi ce qu'on voulait faire. Et pour moi, la trentaine, c'est l'âge critique, où on s'établit, où on est reconnu, où on commence à être quelqu'un aux yeux des autres», explique Alain DesRochers, rencontré cette semaine, quelques heures avant l'avant-première de son film.

Lui-même, dit-il, a enfoui une bouteille avec un ami, en 1991, dans le jardin de ses parents, bouteille qu'il a déterrée le printemps dernier et dans laquelle il était écrit qu'il réaliserait son premier long métrage avant l'âge de 30 ans. DesRochers en a 35, mais bon, l'important, c'est que le rêve, dans son essence, se soit réalisé. D'autant que ce rêve date d'il y a longtemps, d'une époque, en fait, où il avait abandonné le cégep pour voyager à vélo. Lors de sa première escale, les îles de la Madeleine, il tombe sur le plateau de tournage de *Mario*, de Jean Beaudin. Le coup de foudre avec le médium lui indique de rebrousse chemin immédiatement, de retourner au cégep pour ensuite intégrer l'université Concordia. À sa sortie, lui qui méprise le clip et la pub se fait jeter dedans et poursuit son chemin dans cette voie: «Le



Alain DesRochers, dont le premier long métrage, *La Bouteille*, prend l'affiche ce week-end dans 30 salles à travers le Québec.

clip et la publicité m'ont permis de travailler sur le terrain.»

Et maintenant qu'il l'a parcouru, ce terrain, il a choisi de prendre la pelle et d'y creuser, secouru dans l'épreuve par son scénariste, Benoît Guichard, et son producteur, François M. Pouliot. *La Bouteille*, qui s'inscrit dans une réalité bien québécoise des gens ordinaires écartelés entre le bas de laine et le rêve américain, l'obéissance fiscale et la délinquance sociale, reste avant tout un film d'une rare universalité dans notre cinéma: «Dans les scénarios, souvent, on fabule, on invente des gens qui n'existent pas. J'avais plutôt le goût de revenir à la base d'un monde qui existe. Je ne vais jamais au cinéma, je ne lis pas, je ne regarde pas la télévision, mais j'observe énormément les gens, où que je sois et dans quelque situation que je sois. Et les personnages dans le film sont vraiment inspirés de gens que je connais», affirme celui qui a réalisé *La Bouteille* dans l'espoir, jus-

tement, que ces gens qu'il observe s'y reconnaissent et aspirent, à son contact, à une meilleure compréhension d'eux-mêmes.

Le vide entre les deux

D'autant qu'entre ces films québécois «où on se prend la tête» et les comédies bêtes à hurler qui inondent le marché, DesRochers trouve qu'il n'y a pas grand-chose et qu'en visant ce vide entre les deux il se donnait la chance de rejoindre les vrais décrocheurs du cinéma québécois. Ceux qui, comme lui, jubilent à l'idée de voir réunis, 27 ans après *Les Ordres*, Jean Lapointe et Hélène Loiseau, dans le rôle du vieux couple qui laisse les deux hommes défigurer leur jardin moyennant compensation financière: «Je trouvais ça beau, cette idée du couple qui a vécu la Crise d'octobre et qui se retrouve à la retraite en train de faire son petit jardin. C'est une image qui, pour moi, résume assez bien ce que nous sommes en tant que Québécois»,

soutient le cinéaste, pour qui l'analogie avec le classique de Michel Brault s'arrête là: les personnages ne sont pas les mêmes; le couple que Loiseau et Lapointe forment à l'écran n'est qu'un écho de celui qui a marqué son parcours de cinéphile moyen.

Un parcours, cela dit, sans véritables repères puisque DesRochers se dit à peu près inculte, apolitique et désireux, avant tout, pour lui-même et ses enfants, d'être citoyen du monde. Il vote avec douleur, ne veut pas jouer la carte politique («Falardeau fait ses affaires, moi, je fais les miennes», dit-il) et espère continuer à faire son cinéma en dehors des réseaux, pour ceux qui, eux aussi, en sont exclus: «Je n'ai pas envie de faire des films pour la communauté artistique de Montréal», dit-il. En fait, avec *La Bouteille*, Alain DesRochers prouve que la comédie intelligente est un trésor enfoui et qu'il suffit d'une pelle et d'une pioche pour le trouver.

La «maladie» de la brousse

AVIATURE

Réalisation: Bruno Boulianne. Documentaire. Cinéma de l'ONF.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Plusieurs ont connu Bruno Boulianne à l'époque de la *Course Europe-Asie*. D'autres se souviennent de son excellent documentaire *Un cirque sur le fleuve* ou des *Toiles du labour*, explorant le monde agricole. *Aviature*, témoignant une fois de plus de son amour pour la nature, est l'enfant du Studio Culture et Expérimentation de l'ONF, appelé à disparaître le printemps prochain, après avoir épaulé pourtant avec succès des cinéastes de la relève.

En vedette: les pilotes de brousse, qui sillonnent au Québec les territoires vierges et les mille rivières, des êtres poètes à leurs heures, que la caméra accompagne au vol et qui témoignent ici de ce que l'un d'eux comparera à l'amour, une maladie contre laquelle vous ne pouvez rien mais qui vous possède. Un autre tout aussi inspiré dira que le pilote devient poisson, oiseau. Les limites de leur humaine nature se voient tout à coup dépassées.

Ces pilotes d'hydravions qui sillonnent les régions éloignées du Nord, sont une espèce étrange, vivant des sensations uniques.

La caméra s'élance en plein ciel avec eux, d'où ces panoramas aériens superbes. Beau film, donnant la parole à des êtres aux visages burinés, marqués par la vie, dont les yeux rêvent. Ils s'appellent Thomas Fecteau, un aviateur à la retraite, Jean-Marie Arsenault au volant de son bimoteur DC-3 sur skis, Bertrand Cloutier, sorte d'Icare adepte aussi de deltaplane et de chute libre.

Entrevues statiques

On peut reprocher au documentaire de trop s'attarder aux entrevues statiques sans nous entraîner assez souvent dans la subjectivité des regards, à la découverte de pures sensations. Les moments où l'on senvole avec ces hommes sont les plus magiques. Ce coucher de soleil à la barre du soir dans la contemplation du ciel en dit davantage que mille mots sur la passion qui anime ces hommes. Par ailleurs, ceux-ci devraient être identifiés plus souvent, tout au long du film, en fait. À la fin, on ne se souvient plus qui est qui et qui fait quoi. Cela dit, *Aviature* se révèle tissé d'images magnifiques, et la dernière partie, la plus forte, où ils abordent directement leur rapport poétique avec la nature et leurs plongées dans le vide avec des appareils légers devenus extension de leurs corps, est d'un merveilleux lyrisme.



Ces pilotes s'appellent Thomas Fecteau, un aviateur à la retraite, Jean-Marie Arsenault au volant de son bimoteur DC-3 sur skis (la photo), Bertrand Cloutier, sorte d'Icare adepte aussi de deltaplane et de chute libre.

FESTIVAL INTERNATIONAL
NOUVEAU CINÉMA NOUVEAUX MÉDIAS
propulsé par Volkswagen
MONTRÉAL 12-22 OCTOBRE 2000
200 TITRES VOUS FONT DE L'ŒIL
WWW.FCMM.COM

SAMEDI 21 OCTOBRE

EX-CENTRIS
Salle Cassavetes
9h45 CODE INCONNU
12h00 THE GODDESS OF 1967
14h20 HUSTLER WHITE
15h50 YI YI
19h00 THE DAY I BECAME A WOMAN
20h35 YI YI
Salle Fellini
13h20 THE PUNISHMENT
15h20 AÏE (OUCH)
17h20 FAST FOOD, FAST WOMEN
19h20 LES MUSES ORPHELINES
21h20 LES YEUX FERMÉS
Salle Le Parallèle
9h40 LES YEUX FERMÉS
11h40 OM GOTTES WILLEN
13h40 LES FANTÔMES DES TROIS MADELEINE (THE THREE MADELEINES)
15h40 SILENCE DE L'IMAGE H TRAVAIL DE LA PHOTOGRAPHIE/SILENCE (04)
17h40 DE L'ART ET DE LA MANIÈRE CHEZ DENYS ARCAND
19h40 CHERCHEUR DE MIRACLES (DIGGING FOR MIRACLE)
21h40 VACANCES PROLONGÉES (DE GROTE VAKANTIE)
LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
Salle Claude-Jutra
13h00 DISTANCE CRITIQUE/VOYAGE (01)

15h00 THOMAS EST AMOUREUX
17h00 DECAJAGE/DISCREPANCY (18)
19h00 COMÉDIE DE L'INNOCENCE
21h00 URBANITÉ/URBANITY (09)
Salle Fernand-Seguin
13h30 CRAZY
15h30 SALT (20)
17h30 DOULEUR ET DIGNITÉ/DIGNITY (07)
19h30 ROSA — THE DEATH OF A COMPOSER
21h30 LUDISME/CONSIDER THIS (16)

MEDIA LOUNGE
21h00 ROCK IN THE VIDEO AGE
POLE, BURNT FRIEDMAN, JAN JELINEK, VISOMAT-VJ, BARBARA PREISINGER

SAT
17h00 DERRIÈRE L'INSTALLATION SONORE

DIMANCHE 22 OCTOBRE

EX-CENTRIS
Salle Cassavetes
9h55 C'EST LA VIE (ASI ES LA VIDA)
11h50 SHOWER
15h30 YI YI
21h30 POSSIBLE WORLDS
Salle Fellini
10h00 UN TEMPS POUR L'IVRESSE DES CHEVAUX (ZAMANI BARAYE MASTI ASHA)

11h35 THE DAY I BECAME A WOMAN (ROOZI KEH ZAN SHODAM)
13h20 LE CERCLE (DAVEREH)
17h20 THE DAY I BECAME A WOMAN (ROOZI KEH ZAN SHODAM)
21h30 POSSIBLE WORLDS
Salle Le Parallèle
9h40 DE L'ART ET DE LA MANIÈRE CHEZ DENYS ARCAND
RAUL'S BOOK (O LIVRO DE RAUL)
11h40 EUREKA
13h40 THOMAS EST AMOUREUX
15h40 EISENSTEIN
17h40 SOLITUDE/SOLITUDE (13)
21h30 POSSIBLE WORLDS

EX-CENTRIS
Salle Cassavetes
19h00 FILM DE CLÔTURE SUR INVITATION SEULEMENT
Salle Claude-Jutra
13h00 L'ATELIER DE MICHÈLE COURNOYER
15h00 I MAGINAIRE/IMAGINATION (19)
17h00 DARK DAYS
19h00 AÏE (OUCH)
21h00 IN THE MOOD FOR LOVE
Salle Fernand-Seguin
12h50 FIRST PERSON SERIES
17h30 CHERCHEUR DE MIRACLES (DIGGING FOR MIRACLE)
19h30 THE PUNISHMENT
21h30 STATUT DE L'IMAGE/STATUS OF THE IMAGE (08)

«Un film brillant, un regard touchant et drôle sur la condition humaine. On devrait contraindre tous les médecins à aller le voir.» - René Homier-Roy, Flash

«...un film précis et beau comme la vie.» - Denis Côté, ICI

★★★★★

«Un de ces rares et précieux films qui vous redonnent confiance en l'humanité.» - Louise Blanchard, Le Journal de Montréal

LES CONFESSIONS DU DOCTEUR Sacks

Un film de MICHEL DEVILLE avec ALBERT DUPONTEL VALÉRIE DRÉVILLE
D'après le roman de MARTIN WINCKLER
«La maladie de Sacks» publié par les éditions POL.

FILMS L'ART GATE

À L'AFFICHE! FAMOUS PLAYERS PARISIEN ✓ SON DIGITAL

« SEUL FILM CANADIEN À CANNES QUINZAINES DES RÉALISATEURS »

★★★

« GRAND PRIX DU FESTIVAL INTERNATIONAL DE FIGUEIRA DA FOZ (Portugal) »

Les Fantômes des 3 Madeleine

Un film de Guylaine Dionne avec Sylvie Drapeau, France Arbour et Isadora Galwey

Une production Filmo - France Film

À L'AFFICHE LE LUNDI 23 OCTOBRE

EX-CENTRIS, EQUINOX, C. CINÉMA PARALLÈLE

exCentris

DANCER IN THE DARK • AÏE • POSSIBLE WORLDS • CHERCHEUR DE MIRACLES • DE L'ART ET DE LA MANIÈRE CHEZ DENYS ARCAND
PRÉCÉDÉ DE: G COMME GÉNÉRATIONS • VON TRIER'S 100 EYES • LES FANTÔMES DES 3 MADELEINE • LA MOITIÉ GAUCHE DU FRIGO
RESSOURCES HUMAINES • SHOWER CINÉ-KID: LE GÉANT DE FER • LISA ET LE TIGRE AUX DENTS DE SABRE • CHER PÈRE NOËL

Programmation Novembre-Décembre 2000

Étudiant et âge d'or: 6\$ En semaine avant 18:00 heures: 6\$ Admission générale: 9\$ horaires et infos: 514.847.2206 / www.ex-centris.com

C. CINÉMA PARALLÈLE

LES ARTS

CINÉMA

Des bouées le long du fleuve

LES FANTÔMES DES 3 MADELEINE

Écrit et réalisé par Guylaine Dionne. Avec Sylvie Drapeau, France Arbour, Isadora Galwey, Luc Proulx, Patrick Goyette. Image: Nathalie Moliavko-Visotzky. Montage: Aube Foglia. Québec, 2000, 87 minutes.

MARTIN BILODEAU

La quête du père, de la mère, de l'identité est un thème qui revient souvent dans le cinéma québécois d'auteur. Aussi l'on n'a qu'à penser aux films de Jean-Claude Lauzon (*Un zoo la nuit*) ou à ceux de Léa Pool (*Anne Trister*) pour comprendre d'où vient Guylaine Dionne. Sur un thème et une trajectoire qui ressemblent fort à celle suggérée dans le récent *L'Île de sable*, de Joanne Prigent, la jeune cinéaste s'attarde, dans *Les Fantômes des 3 Madeleine*, qui prend l'affiche ce lundi à Ex-Centris, à construire sur cette route reliant Montréal à l'île Bonaventure, un cordon filial et sentimental dont trois femmes, de trois générations différentes, seraient les principales bouées.

Dans les premières minutes du film, Madeleine (Sylvie Drapeau), mère célibataire, photographe de son métier, assignée à un reportage sur les fous de Bassan, prend la route pour la Gaspésie, à bord de sa vieille décapotable. L'accompagnement sa fille Marie-Madeleine (Isadora Galwey), dont le désir de rencontrer son père vivant en Allemagne se fait pressant, ainsi que Mado (France Arbour), mère naturelle de Madeleine, que celle-ci a retrouvée l'année précédente. Aussi le voyage est-il prétexte à un rapprochement, en même temps qu'il donne lieu à un flot de souvenirs, dont le Saint-Laurent, qui roule des vagues en parallèle de leur route, marque la cadence. Connue jusqu'ici de quelques ini-

tiés grâce à une poignée de courts et moyens métrages de documentaire et de fiction, égrenés sur la dernière décennie, Guylaine Dionne livre ici un premier long métrage d'une beauté photographique exceptionnelle, hélas alourdi par un commentaire littéraire, lourd et redondant, lu en voix off (et très mal) par Sylvie Drapeau.

Alors qu'il a l'ambition d'élever les images d'un noir et blanc immaculé, ou de leur donner de la couleur, ce commentaire les paralyse, rend leur mouvement futile, les relègue à une fonction de diaporama — dont Chris Marker aurait sans doute trouvé la musique. À défaut de quoi leur mouvement ressemble plus à une convention du médium qu'à une exigence du traitement.

Des fantômes du titre, la cinéaste se penche sur deux d'entre eux, ou deux de ces instants fantomatiques qui hantent le réel des trois Madeleine: en amont, la conception (pas du tout immaculée) de l'héroïne, enfant du péché et symbole d'une société d'hier, prise en otage par le clergé; en aval, la quête, par l'enfant, de son père, qu'elle ne connaît pas. Entre les deux, Dionne déroule son fil, tissé d'instants sensibles volés par chacune à un destin qui condamne leurs liens, fait valser les souvenirs et le présent au gré d'un montage astucieux, aux coupes transparentes.

Certes, on reprochera au film une «féminité» un peu bucolique et exclusive, de même que l'interprétation inégale des trois pourtant excellentes interprètes, qu'on sent à l'étroit dans ces personnages archétypaux, sortes de phares automatisés dans une brume de symboles, repères d'un récit trop mesuré, à la poésie trop encadrée. Bref, il manque aux *Fantômes des 3 Madeleine* la capacité, sinon le désir, de nous transporter sur d'autres rivages à la rencontre d'autres mers, et, pourquoi pas, de nous hanter, nous aussi.

Une ligne très mince...

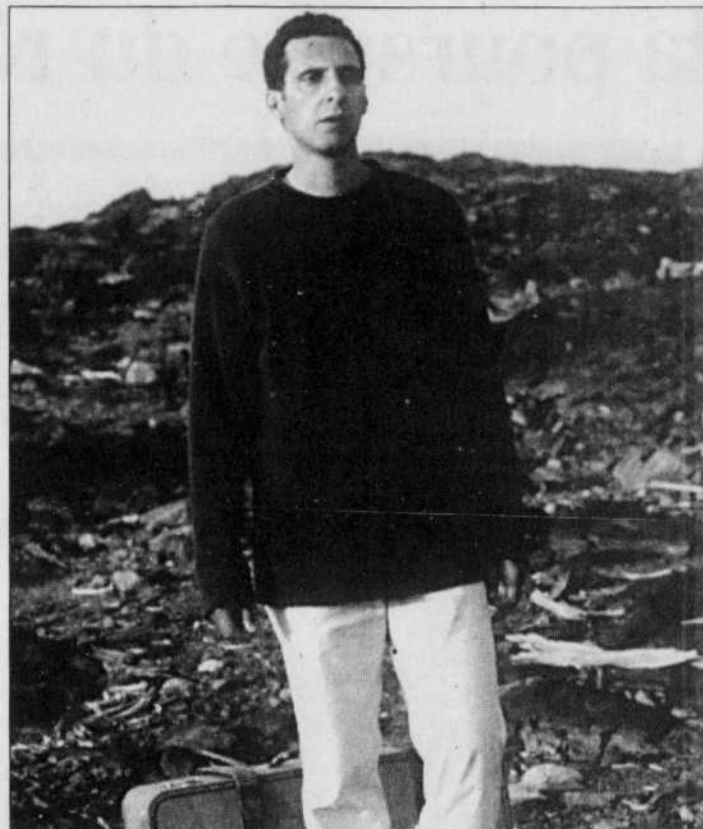
TWO THOUSAND AND NONE

Réalisation et scénario: Arto Paragamian. Avec John Turturro, Oleg Kisselev, Katherine Borowitz, Julian Richings, Vanya Rose. Image: Norayr Kasper. Musique: Milan Kymlicka.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

Étonnant film que celui d'Arto Paragamian! On a envie de lui tirer son chapeau, ne serait-ce que pour être sorti des ornières, soit misérabilistes, soit burlesques, dans lesquelles s'enlise trop souvent le cinéma québécois. Un scénario original et souvent brillant, une ironie greffée à des thèmes graves, traités fréquemment ailleurs de manière sinistre: la maladie et la mort, ici servis en comédie. *Two Thousand and None* est un film d'acteur (porté principalement par la présence du grand John Turturro). C'est avant tout un film de ton puisque cette ligne ténue où l'on peut rire du sort d'un homme qui va mourir est difficile à maintenir dans un scénario. Or Paragamian est parvenu à le saisir en livrant cette œuvre loufoque, drôle et fine, qui contient ses longueurs, soit, mais tient vraiment bien la route.

Il s'agit pourtant d'un thème noir puisque le héros, Benjamin (Turturro), paléontologue de son état, apprend qu'il est atteint d'une maladie incurable qui lui fait grossir le cerveau. Il lui reste quelques semaines à vivre, voudrait bien les passer le plus agréablement possible, mais ses proches paniquent, rendant plus difficile encore le passage entre l'état de vivant à celui de mort. Aux côtés de Turturro: son ex-femme Amanda, incarnée par Katherine Borowitz (assez guindée, ayant quand même l'air d'avoir avalé son parapluie), et son meilleur ami, Jeremiah (Oleg Kisselev), bon bougre plutôt dépassé par les événements. Au menu aussi: une liaison torride (mais trop



John Turturro, dans *Two Thousand and None*.

ra. Quiproquos, délire des scientifiques qui clonent le cerveau malade pour étudier cet étrange mal qui le ronge: *Two Thousand and None* aborde toutes sortes de pistes intéressantes, parfois insuffisamment développées (l'histoire des os parentaux tourne court rapidement) mais faisant rebondir l'action dramatique et psychologique en une légèreté maintenue de bout en bout. Le film démystifie par la bande la terreur de la mort, mettant en scène un condamné plein de vie dans un milieu scientifique, jouant habilement de l'absurdité entre un homme étudiant des espèces disparues et la mort prochaine de sa propre conscience.

Two Thousand and None a surtout été tourné à Montréal, mais Paragamian a eu la finesse de ne pas tartiner trop fort en faisant faire à sa caméra le panorama complet de la ville. Les lieux sont traités de façon un peu insolite, en accord avec le ton de l'œuvre, ce qui leur retire tout caractère local et ajoute au mystère d'une ville sans vraies caractéristiques, décalée, presque hors du temps. À vue de nez, le film devrait plaire à un assez large public, encore que mort et maladie soient traditionnellement des thèmes repoussoirs, mais l'aspect comique sauve la mise. *Two Thousand and None* est surtout un film exportable. Vendu en Europe et ailleurs, il possède un petit cachet international qui promet de lui faire faire un bon bout de chemin.

Entre la bouillie et le magma

RATS & RABBITS (DES RATS & DES LAPINS)

Réalisation: Lewis Furey. Scénario: George Walker. Musique: Carole Laure. Avec Carole Laure, Paul Ahmarani, Andrew Tarbet, Nigel Bennet, Véronique Le Flaguais, Tom Barnett.

ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

On avait envie de voir ce film de Lewis Furey donnant la vedette à sa compagne Carole Laure. À cause d'eux, couple d'artistes ayant connu son heure de gloire, parce que *Rats & Rabbits* a été tourné à Montréal et qu'il promettait de poser un regard nouveau sur la ville. Alors, quoi? Alors, non. C'est raté et raté fort, croyez-moi, une vraie bouillie. Une bouillie tournée avec des plans si courts enchaînés à la queue leu leu qu'on se retrouve bombardés de clips visuels nous agressant tout au long du film, en un montage plus stressé et hystérique que rythmé, dépourvu de plage de répit. Du sous-Kusturica, sans le souffle, sans la magie, sans la cohérence, dans la pure confusion.

Du sous-Kusturica, sans le souffle, sans la magie, sans la cohérence, dans la pure confusion.

L'histoire, en autant que le scénario en offre une, suit plusieurs personnages en marge: le médecin sans scrupules, l'ex-star de porno qui chante au club (Carole Laure), le grand garçon simplet épris de la belle. Il y aura cadavre du maire redécouvert par morceaux, enquête d'un jeune reporter, hémoglobine, sexe et absurde entremêlés d'humour noir s'effilochant d'image en image.

Sur une esthétique trash et une ligne dramatique embrouillarde, les différents personnages vivront leur vinaigrette avec arrière-fond de polar et de bédé, mais à la frontière des genres, dont celui de la série B offre sa couleur principale en une parodie qui n'amuse guère, patauge, tourne en rond et donne la migraine. La volonté de tout mélanger vire parfois en compte, comme ici.

Tout est cheap: les costumes, les décors, les répliques, Montréal, un coup parti. Les comédiens crient sans arrêt, s'agitent frénétiquement, courent après leur queue comme les chats, quoi qu'on les associe ici à des rats et à des lapins. Parler de prestation d'acteurs en ces circonstances devient dès lors superflu. Seule la caricature a droit de cité.

Lewis Furey a affublé sa douce moitié de tenues provocantes et vulgaires, seyant à sa condition de star du porno mais créant le malaise chez le spectateur. Cette Carole Laure dépoitrillée (toujours belle) devant laquelle bavent les hommes en rut fait écho à d'étranges fantasmes de metteur en scène. Tant de réalisateurs adorent faire jouer les putes à leur femme. Sans doute le phénomène témoigne-t-il des causes psychanalytiques profondes en lesquelles mieux vaut ne pas plonger. Que rajouter? Pour sa deuxième incursion dans le long métrage (on lui devait, il y a quinze ans, *Night Magic*), Lewis Furey frappe un pur coup d'épée dans l'eau.



Carole Laure joue dans *Rats & Rabbits* une ex-star du porno.

★★★★★
"Drôle, impertinent et méchamment juste... entrez à vos risques et périls."
Gemma Files - Eye Magazine (Toronto)

Le docteur est à court de patients.

CAROLE LAURE
NIGEL BENNETT
VERONIQUE LE FLAGUAIS

Un film de Lewis Furey

RATS & LAPINS

ckm 943
REMSTAR

version française FAMOUS PLAYERS PARISIEN
version originale anglaise FAMOUS PLAYERS CENTRE EATON

16 ANS À L'AFFICHE!

ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM PRÉSENTE
UNE PRODUCTION IN EXTREMIS IMAGES
THE EAST SIDE FILM COMPANY

TILDA SWINTON
TOM MCCAMUS
SEAN MCCANN
GABRIEL GASCON
RICK MILLER

POSSIBLE WORLDS

version originale anglaise avec sous-titres français
UN FILM DE ROBERT LEPAGE

DÈS LE LUNDI 23 OCTOBRE EN EXCLUSIVITÉ eCentris

www.allianceatlantis.com

★★★★★
"CENT POUR CENT PUR! Une poussée émotive comme on en a rarement vu au cinéma... Intense!"
Luc Perrault - La Presse

★★★★ 1/2
"Géniale... Björk est bouleversante... sa fraîcheur, sa spontanéité sont d'une telle force que le drame de son personnage perce littéralement le cœur du spectateur. Musique remarquable... À VOIR ABSOLUMENT!"
Louise Blanchard - Journal de Montréal

"Flamboyant... magnifique... émouvant... talentueux et brillant."
Eric Fourlanty - VOIR

"Une oeuvre grandiose... fabuleuse Björk."
Juliette Ruer - VOIR

"Prend littéralement à la gorge."
Odile Tremblay - Le Devoir

LARS VON TRIER

DANCER IN THE DARK

EN VERSION FRANÇAISE
"DANSER DANS LE NOIR"

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR LARS VON TRIER MUSIQUE COMPOSÉE PAR BJÖRK

BJÖRK CATHERINE DENEUVE DAVID MORSE PETER STORMARE
JEAN-MARC BARR JOEL GREY

VOYEZ EN EXCLUSIVITÉ LE DOCUMENTAIRE «making of»
VON TRIER'S 100 EYES

DÈS LE 23 OCTOBRE!

13 À L'AFFICHE!

VERSION FRANÇAISE
QUARTIER LATIN L'AVANTAGE BOUCHERVILLE BROSSARD

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
EGYPTIEN CAVENTISH LASALLE STE-ADELE

DÈS LE LUNDI 23 OCTOBRE eCentris

"Une aventure hilarante. Le cinéaste Harold Ramis remet ça."
Jim Ferguson, USA NETWORK

"Fraser enflamme l'écran dans sa meilleure performance comique."
Mark S. Allen, KMAX-TV, SACRAMENTO

"Ce serait un péché de manquer 'Diaboliquement Vôtre!'. C'est une explosion brillante de romance et de comédie."
Amy Langsdorf, CAMDEN COURIER POST

"Un délice hilarant et divinement diabolique."
Earl Dittman, WIRELESS MAGAZINE

"Hurley est d'une chaleur torride."
Mario Salas, GEMS TELEVISION

BRENDAN FRASER Du réalisateur de «Analyse-moi ça» ELIZABETH HURLEY

DIABOLIQUEMENT VÔTRE!

TWENTIETH CENTURY FOX et REGENCY ENTERPRISES PRÉSENTENT UNE PRODUCTION DE TREVOR ALBERT UN FILM DE HAROLD RAMIS BRENDAN FRASER «DIABOLIQUEMENT VÔTRE!» ELIZABETH HURLEY FRANCES O'CONNOR DAVID NEWMAN DAWN SOLER RICHARD EDLUND, LLC SIZANNE HERRINGTON
DEENA APPEL CRAIG P. HEKING RICK HEINRICHS BILL POPE NEIL MACHLIS TREVOR ALBERT & HAROLD RAMIS
LARRY GELBART & HAROLD RAMIS & PETER TOIAN HAROLD RAMIS

www.bedazzledmovie.com

VERSION FRANÇAISE
QUARTIER LATIN LANGELIER 6 TASCHEREAU 18 JACQUES CARTIER 14 BOUCHERVILLE LASALLE (Place)
PONT-VIAU 16 LAVAL (Carrefour) ST-EUSTACHE LES CINÉMAS GUZZO STE-THERÈSE 8 ST-BRUNO CARREFOUR DORION
PLAZA DELSON TERREBONNE 8 CARREFOUR DU NORD ST-JÉRÔME VALLEYFIELD CINÉMA DE PARIS PLAZA REPENTIGNY CHÂTEAUGUAY ENCORE

LAISSEZ-PASSER REFUSÉS ST-BASILE ST-JEAN ST-HYACINTHE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE
FAMOUS PLAYERS COLISEE KIRKLAND SPHERETECH 14 TASCHEREAU 18 VERSAILLES LACORDAIRE 11
CAVENTISH LASALLE (Place) CÔTE-DES-NEIGES POINTE-CLAIRE L'AVANTAGE (Galerie) STE-ADELE

À L'AFFICHE!

LES ARTS

CINÉMA

John Turturro chez Arto

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Peu de cinéastes québécois ont la chance d'avoir une vedette de la trempe de John Turturro. Celui qui fut dirigé par Scorsese, Spike Lee, les frères Coen, qui dirigea lui-même *Mac* et *Illuminata*, est venu jouer à Montréal au cours de l'été 1999. À la barre de la direction: le Québécois d'origine arménienne Arto Paragamian. Après deux courts métrages coiffés du prix Norman McLaren, œuvres d'étudiant à Concordia, il réalisa le long métrage *Because Why*, fort remarqué en 1993. On a retrouvé Arto derrière un des volets du collectif *Cosmos* trois ans plus tard. Cette fois, il entre dans les ligues majeures en nous livrant une œuvre beaucoup plus ambitieuse. Ça s'intitule *Two Thousand and None* et c'est réalisé avec un budget à la fois honorable et modeste, 4,8 millions. Pour une production «turturrienne», pas grand-chose, tout compte fait.

À vue de nez, l'acteur américain ne doit pas être facile à entraîner dans la cour d'un cinéaste québécois dans la trentaine, inconnu aux États. Arto vous dira que son producteur Arnie Gelbart s'est chargé de la négociation, que Turturro, ayant beaucoup aimé le scénario, ne s'est pas fait tirer l'oreille. «C'est un acteur qui aime choisir ses rôles, tourner dans le champ indépendant et qui marche aux coups de cœur», précise Arto. Alors, ce fut oui.

Turturro est aussi un être plutôt difficile qui aurait, veut la rumeur, taché d'imposer ses vues sur le plateau de *Two Thousand and None*. Le cinéaste ne dément pas qu'il y ait eu crises et prises de bec mais ajoute que là où certains stars ne

sont que difficiles à vivre, Turturro alliait sur le flanc droit une générosité doublée d'une immense passion pour son métier. «Il veut contrôler mais s'implique aussi», résume Arto Paragamian, *prend ça vraiment à cœur. Un plateau sans crises est peut-être un plateau stérile, après tout.*

Une histoire universelle

Tourné à Montréal (et un peu à Sudbury), le film, au dire de son auteur, n'a pas de cadre vraiment défini et aurait pu se situer n'importe où. «C'est une histoire universelle.» Mais de quoi s'agit-il? Un paléontologue, travaillant sur la mort des espèces, se voit aux prises avec la sienne propre puisqu'une maladie foudroyante lui accorde quelques semaines à vivre.

De prime abord, la mort et la maladie possèdent la réputation de rebuter le spectateur. «En même temps, les gens sont fascinés par elles», précise le cinéaste. *Tout est dans le traitement du thème... Mon film est une comédie où l'ironie demeure omniprésente. Je ne ridiculise pas la mort mais j'allège le propos. Le cinéaste hollywoodien possède une approche trop clinique de la mort. Ça se passe toujours à l'hôpital, ensuite le corps mort est vite évacué. On ne veut plus le voir. Dans la vraie vie, les gens qui approchent du terme ne font pas que pleurer. Ils rient aussi, ils vivent, comme dans mon film.*

N'empêche qu'un scénario avançant en des ornières aussi fragiles réclame du temps de gestation. Arto Paragamian a mis deux ans à l'écrire, seul devant son ordinateur, avec les conseils d'amis quant au reste et des recherches, des tonnes de recherches. Sur le fonctionnement du cerveau d'abord, car le hé-

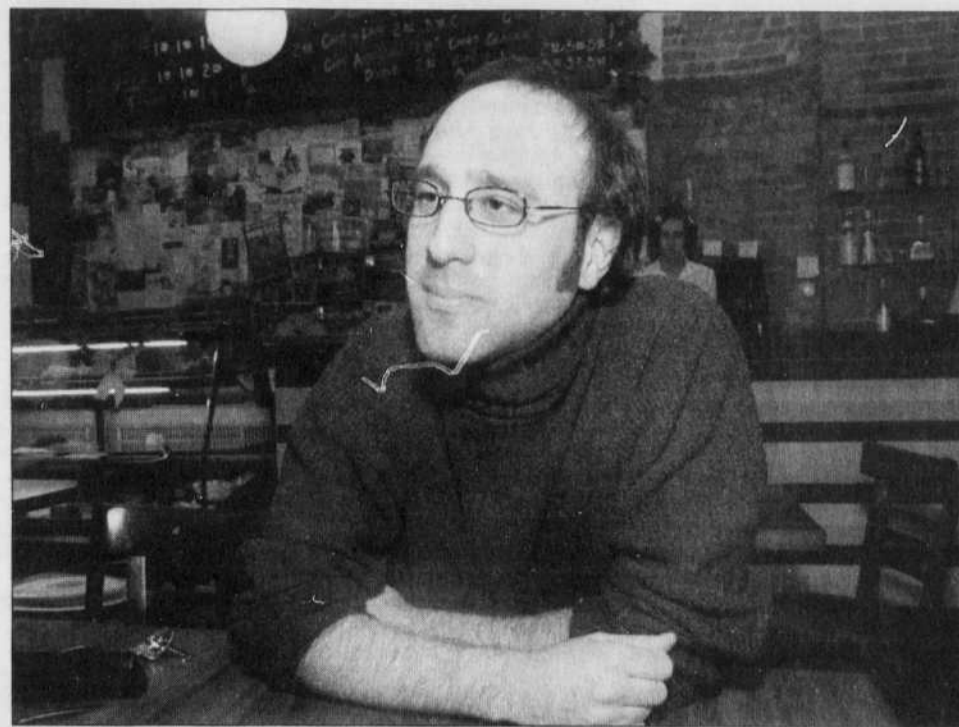
ros souffre d'une maladie (inventée) qui lui fait grossir le cerveau jusqu'à ce que mort s'ensuive.

«C'est incroyable ce que révèlent et ne révèlent pas les recherches sur le cerveau», s'exclame-t-il. *Comment ça marche? Comment une matière biologique est-elle capable de générer la conscience?* Arto se dit fasciné par la science, quoique néophyte en ces matières. Son personnage est paléontologue, spécialiste en os issus de la nuit des temps. Il a également beaucoup lu sur le sujet. «Pour un paléontologue, la mort d'un individu n'est pas grand-chose... sauf quand il s'agit de la sienne, évidemment. Tout est relatif.»

Katherine Borowitz était de la distribution des deux films que Turturro fit comme réalisateur: *Illuminata* et *Mac*. Elle joue ici son ex-épouse, digne pianiste au cœur de la tempête émotive soulevée par la mort prochaine de celui qu'elle aime toujours. «Mon personnage fait du déni au début, puis il se retrouve aux prises avec les réactions de ses proches. Le contraste entre son apparence austère et son trop-plein émotif participe du comique du film.»

«Two Thousand and None s'est vraiment joué au scénario», précise Arto Paragamian, *et la leçon principale que j'ai tirée de ce film est: si tu n'as pas un bon scénario, reste au lit. Le problème, c'est le temps que ça prend pour en accoucher. Or je n'ai pas envie de tourner un film tous les cinq ans. Peut-être devrai-je écrire avec quelqu'un d'autre ou acquiescer de la vitesse.*

Arto affirme ne pas trop se sentir stressé par le sort de son film. Il est déjà vendu à travers l'Europe, sauf en Grande-Bretagne. *Two Thousand and None* sortait hier à Montréal, Toronto et Ottawa. Des



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Two Thousand and None, du cinéaste québécois Arto Paragamian, tourne autour d'un spécialiste de la mort des espèces qui se voit aux prises avec la sienne propre.

pourparlers sont en cours avec les États-Unis, auxquels le marché britannique serait lié. Même si son

budget ne lui a pas permis de tourner toutes les scènes qu'il voulait, en gros, Arto Paragamian se sent

content de son film. C'est le principal. Et puis, il jongle avec trois projets possibles. La vie continue.

Romance christique

PAY IT FORWARD

Réalisation: Mimi Leder.
Scénario: Leslie Dixon, d'après le roman de Catherine Ryan Hyde.
Avec Kevin Spacey, Helen Hunt, Haley Joel Osment. Image: Oliver Stapleton. Musique: Thomas Newman.



DAVID JAMES

Une scène de *Pay It Forward* de Mimi Leder.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les bonnes intentions et les acteurs consacrés ne font pas toujours les meilleurs films. Parfois, ces ingrédients atterrissent même dans un champ de navets. Mettre dans un même sac Kevin Spacey (l'oscarisé d'*American Beauty* et de *The Usual Suspects*), Helen Hunt (la non moins oscarisée de *As Good As It Gets*) et le petit Haley Joel Osment, révélation de *The Sixth Sense*, aurait dû constituer la formule gagnante. Surtout avec Kevin Spacey, acteur n'ayant jamais versé jusque ici dans le cinéma commercial. La malédiction de l'Oscar aurait-elle pesé sur lui? C'est ce dont semble témoigner *Pay It Forward*, une production américaine facile, tissée de grosses ficelles, se révélant une des grosses déceptions de l'heure.

Spacey (fort bien maquillé au demeurant) y incarne un grand brûlé défiguré, instituteur de son état, qui transformera la vie d'un de ses élèves, campé, on l'aura compris, par le petit Haley Joel Osment (enfant à l'inoubliable frimousse qui dialoguait avec les morts en une précédente incarnation). Le petit, issu d'un foyer défavorisé et déchiré, élevé par une mère alcoolique (Helen Hunt), en-

treprendra de faire le bien autour de lui en tressant une chaîne de bonnes actions où chacun paiera sa dette morale à un nouveau venu. Il unira aussi le prof et la maman, après moult péripéties sentimentales prévisibles et cousues de fil blanc. Le petit garçon sera, en fait, une figure christique, destinée à périr sur l'autel du sacrifice après avoir tiré des larmes à la foule.

Romance sur fond de drame social où les déchirés de la vie, rescapés d'accidents ou de misères morales, apprendront à découvrir la route du bien: le film sort ses violons en un scénario mal cousu, mal dialogué, qui ne laisse guère de chance aux interprètes de verser dans la nuance.

Les limites des bons acteurs sont inscrites dans les répliques qui leur sont offertes. Que pouvait faire Spacey en l'occurrence? Refuser d'entrer dans cette galère ou ramer comme un diable. Il ramera

donc. Sous son apparence monstrueuse mais privé de la gamme de demi-teintes qui lui est habituellement dévolue, sa prestation d'acteur se réduira à peu de chose: colères accentuées, bons sentiments appuyés, inhibitions trop criantes. Helen Hunt héritera du moins d'un rôle plus riche en mère alcoolique mais gentille au fond, en femme échaudée acceptant tout de même de s'ouvrir à l'amour.

Celui qui s'en sort le mieux reste Haley Joel Osment, grâce à sa bouille pas possible qui crève l'écran, son charisme enfantin. Mais le film constitue un vrai gaspillage de talent. Plus l'histoire avance, plus les violons gémissent, et la finale nappe le tout d'un message évangélique d'une irritante complaisance. La subtilité n'est pas du bal, la finesse des personnages non plus. Hollywood a le don, parfois, de brûler ses meilleurs vaisseaux.

Romulo Larrea

Les Radio-Concerts
du Centre Pierre-Péladeau

Monsieur TANGO!

Virtuose du bandonéon, Romulo Larrea est celui par qui le tango est arrivé à Montréal. Pour célébrer le 10^e anniversaire de son ensemble, ce protégé d'Astor Piazzolla nous offre les plus beaux tangos, entouré de ses musiciens et de solistes prestigieux!

«Dirigé par un perfectionniste HORS DU COMMUN, l'Ensemble Romulo Larrea a atteint un TRÈS HAUT NIVEAU de jeu...»

La Presse

«On lui doit HORS DE TOUT DOUTE cet engouement pour cette musique.»

Le journal de Montréal

«Une RÉFÉRENCE MONDIALE en matière de tango...»

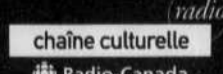
Voir

Artistes invités :

Alvaro Pierri,
guitareTimothy Hutchins,
flûteVeronica Larc,
voix

Lundi 30 octobre, 20h

Une reproduction de la Chaîne culturelle de Radio-Canada et du Centre Pierre-Péladeau en collaboration avec le Mouvement des Cisses Desjardins.

Billets : 987-6919
Admission : 790-1245Centre Pierre-Péladeau
Salle Pierre-Mercure

LE DEVOIR

La SMCQ présente l'audition de l'intégrale de

La SYMPHONIE du MILLÉNAIRE « sous les étoiles »

Sous le dôme étoilé du Planétarium, venez découvrir ou réentendre cette œuvre monumentale de 19 compositeurs québécois présentée à l'Oratoire Saint-Joseph le 3 juin 2000.

«[...] succès incroyable [...] qui s'inscrit d'office dans les annales en lettres dorées rutilantes.» Le Devoir

mardi 24 et mercredi 25 octobre 2000 à 20 h
Planétarium de Montréal • 1000, rue Saint-Jacques Ouest

Billets en vente maintenant : 35\$ (taxes incluses)
Renseignements : (514) 843-9305 ou www.smcq.qc.ca



Cet événement est rendu possible grâce à l'aimable autorisation de



LES ARTS

CINÉMA

Déjà vu

BEDAZZLED

De Harold Ramis. Avec Brendan Fraser, Elizabeth Hurley, Frances O'Connor. Scénario: Larry Gelbart, Harold Ramis, Peter Tolan. Image: Bill Pope. Montage: Craig P. Herring. Musique: David Newman. États-Unis, 2000, 92 minutes.

MARTIN BILODEAU

Formé à l'école du boulevard à l'américaine (celui défendu par le *National Lampoon*, notamment) puis éclaboussé par le succès grandiose de *Ghostbusters*, au début des années 80, le comédien-cinéaste Harold Ramis, depuis, vole de ses propres ailes et compose, par intermittence, une œuvre de comédie pleine d'esprit, reconnaissable entre toutes.

En fait, son dernier-né, *Bedazzled*, qui prenait l'affiche hier, semble compléter, avec *Groundhog Day* et *Multiplicity*, une trilogie sur la rédemption de l'*Homo sapiens* contemporain. Or la rédemption, dans les films d'Harold Ramis, s'obtient au prix d'une épreuve déconcertante, bizarre, surréaliste, qui repose avant tout sur une convention que seul le cinéma peut proposer. Ainsi, dans *Groundhog Day*, Bill Murray était condamné à revivre le même jour jusqu'à ce qu'il réussisse le test de la vivre convenablement; dans *Multiplicity*, des corps clonés de Michael Keaton se répandaient comme autant de facettes de lui-même, qu'il devait d'abord assumer pour ensuite les domestiquer.

Dans *Bedazzled*, Brendan Fraser se voit offrir la chance de réaliser sept vœux, après quoi son âme appartiendra au diable. C'est du moins le contrat que lui fait signer le diable en personne, apparu sous les traits de l'ex top-modèle (et ex-madame Hugh Grant) Elizabeth Hurley. Ce garçon franchement maladroit, rejeté par ses collègues de bureau et par la seule femme qu'il ait aimée (Frances O'Connor), accep-

tera le marché, sans trop se méfier des antécédents de sa bienfaitrice. Celle-ci aura tôt fait de le jeter, en échange d'un premier vœu de prospérité et de puissance, dans la peau d'un ténor du trafic de drogue en Colombie. Ses désirs d'être sensible et romantique, héros sportif, président des États-Unis, bien membré, etc., se solderont aussi par un échec. Il faudra que son âme ne tienne qu'à un fil, ou qu'à un vœu (qui, lui, est réalisable dans ce bas monde), pour que sa chance tourne.

Les héros d'Harold Ramis ne sont pas méchants mais incomplets. Aussi, leur rédemption n'est pas liée à un incident regrettable survenu dans le passé, comme l'exige la recette populaire, mais bien à leur incapacité à respecter les autres et à se faire respecter d'eux. Ce personnage d'antihéros, moitié Aladin, moitié Faust, possède quelque chose d'extrêmement humain, et sa

quête se révèle aussi vaine qu'elle est partagée par toute la salle.

Cela dit, le montage étonnamment brutal culmine sur un climax à moitié raté qui témoigne du peu de direction donné par Ramis et ses scénaristes à la réflexion formulée. *Bedazzled*, du coup, ressemble trop à une équation, à un pari de sketch télé, pour être pleinement satisfaisant.

Ce n'est cependant pas la faute de Brendan Fraser, un acteur comique qui a pris tellement de mauvaises décisions, par le passé, qu'on a oublié qu'il avait du talent, sans compter une gueule et une dégaine de gars d'à côté qui rappellent James Stewart. Les scènes qu'il partage avec Elizabeth Hurley, adorable démonsse, font mouche et font rire, malgré un filmage franchement peu inventif, qui ne surprend guère du réalisateur d'*Analyze This*, dont l'âme, décidément, appartient à un autre diable que celui de la perfection.



Elizabeth Hurley et Brendan Fraser dans *Bedazzled*.

MUSIQUE CLASSIQUE

José Van Dam, artiste et technicien de la voix

À l'occasion de son cinquantième anniversaire, la faculté de musique de l'Université de Montréal confère le grade de docteur honoris causa au baryton-basse belge José Van Dam

Bien connu de tous les publics pour son incarnation du rôle-titre dans le film de Gérard Corbiau, *Le Maître de musique*, voici donc le baryton-basse José Van Dam docteur avec un diplôme qui récompense et applaudit le travail d'une vie. Au fait, comment José Van Dam conçoit-il le chant?

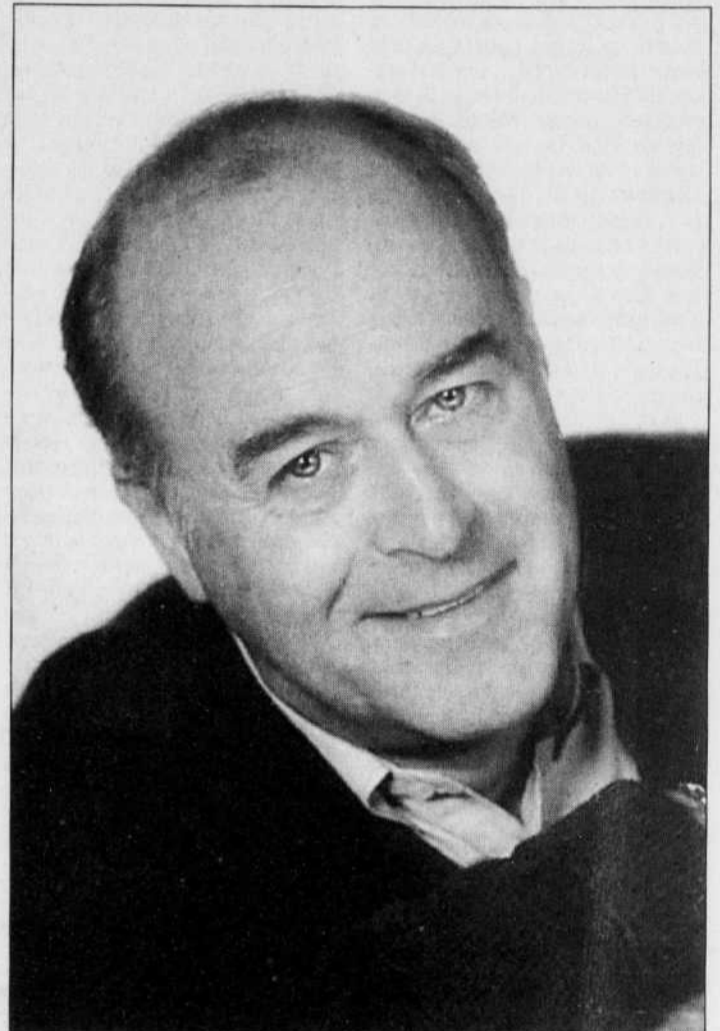
FRANÇOIS TOUSIGNANT

La scène est à New York. José Van Dam vient de reprendre le rôle de Golaud dans *Pelléas et Mélisande*. «C'est un personnage qui me plaît par son humanité.» Pourtant, il s'agit d'un vilain jaloux! «Pas vraiment, c'est un être fondamentalement bon qui va se faire emprisonner dans un engrenage qu'il ne contrôle pas.» On le comprend, l'artiste aime autant fouiller ses personnages qu'il apprécie les reprendre. «J'ai dû chanter Figaro [*Les Noces de Figaro*, de Mozart] plus de 400 fois; à chaque nouvelle production, il s'ajoute quelque chose.»

À 60 ans, José Van Dam avoue avoir acquis une certaine maturité. Ce quelque chose vient pour lui d'une rencontre, des discussions entre le chanteur, le metteur en scène et le chef alors qu'on répète l'opéra. Parfois, l'idée de l'un prime; une autre fois, ce sera au tour de la conception de l'autre, ou encore une heureuse conjonction du tout. La composante vocale du rôle reste pour lui importante. «Cela guide la voix. Dans Mozart, par exemple, il faut arrondir la voix pour l'embellir, alors que quand je chante Wozzeck, il faut presque l'enlaidir pour rendre le *sprechgesang* et la nature du drame.»

Un vaste répertoire

Le répertoire du baryton belge est étonnamment vaste. De Mozart à Messiaen en passant par le bel canto italien. Comment un



SOURCE FACULTÉ DE MUSIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

«La technique fait que je n'ai pas à y penser et que cela vient tout seul. Alors, je me concentre sur l'essentiel, à savoir la musique», explique José Van Dam.

chanteur s'y prend-il pour traverser sans ambages ces esthétiques et, surtout, ces divers modes d'émission de la voix? La réponse est nette: «C'est une question de technique.»

Le mot est lâché et Van Dam s'y accroche. «Quand on entend un pianiste ou un violoniste, on ne se soucie pas de la technique, elle doit être maîtrisée. En chant, il faut arriver au même but. Quand je chante, je ne peux pas me soucier de savoir si tel mi ou tel fa dièse me fait peur. La technique fait que je n'ai pas à y penser et que cela vient tout seul. Alors, je me concentre sur l'essentiel, à savoir la musique.»

Un chanteur, pourtant, ce n'est pas un instrument usiné industriellement comme les pianos. Le pédagogue pointe son museau: «N'importe qui peut apprendre à chanter. Naturellement, tout le monde n'a pas une belle voix, comme tous les violonistes n'ont pas des stradivarius entre les mains, mais VOIR PAGE C9: VAN DAM

NOUVELLE COMPILATION



13 CHANSONS REMIXÉES DES 1^{er} ET 2^e ALBUMS

- Incluant:
- Urbain
- Maussade
- Marché aux puces
- C'est mon métier
- Tango

Aussi disponible en magasin



BORI EN SPECTACLE au Théâtre Corona Du 31 octobre au 4 novembre

Billetterie : 514/931-2088 Réseau Admission : 514/790-1245

PRO MUSICA
ET LA FACULTÉ DE MUSIQUE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

présentent
JOSÉ VAN DAM, BARYTON-BASSE
AU PIANO, MACIEJ PIKULSKI

PROGRAMME : DICTERIEBE (LES AMOURS DU POÈTE) DE ROBERT SCHUMANN, MELODIES DE GABRIEL FAURÉ, HENRI DUPARC ET MAURICE RAVEL

20H DIMANCHE, 22 OCTOBRE
SALLE CLAUDE CHAMPAGNE
220 AV. VINCENT-D'INDY, OUTREMONT

BILLETTS : 100 \$ (AVEC RÉCEPTION), 75 \$, 50 \$
TAXES INCLUSES. RÉDEVANCES EN SUS
EN VENTE À LA BILLETTERIE DE LA PLACE DES ARTS (514) 842-2112

Super mic mac
musiciennes innovatrices canadiennes
musiques actuelles et contemporaines

25 octobre > 12 novembre 2000
www.supermusique.qc.ca
ligne-info: 514-990-5700

Aperçu des 3 semaines de programmation: 7 des 22 concerts								
25 merc. + jeudi octobre • 20h Hommage à La Bolduc MICHEL GARNEAU À LA NARRATION ET L'ENSEMBLE SUPERMUSIQUE MACH • 18\$/12\$	26 vendredi octobre • 20h Cris et chants FIDES KRUCKER, KATHY KENNEDY, DB BOYKO + CHANT DE GORGÉE, EVIE THILLAUGA MARK, SARAH BEAULNE MACH • 18\$/12\$	27 samedi octobre • 20h VIEW DB BOYKO, LORI FREEDMAN, KAREN GRAVES, PEGGY LEE, MARILYN LERNER, LAURI Lyster MACH • 18\$/12\$	28 dimanche octobre • 20h Rien à voir (8) 2 SOIRÉES ELECTRO 2 PROGRAMMES DIFFÉRENTS 15 COMPOSITEURSES MACH • 10\$/8\$	31 mardi + merc. oct/nov • 20h Des solistes exceptionnelles VIVIE VINCENT, KATHERINE DORRISON, RIBKA GOLANI MACH • 18\$/12\$	1 mercredi novembre • 20h Les grandes exploratrices JOANE HÉTU, MAGALI BOBIN, ANNE BOUINE, ANGÉLIQUE VAN BERLO, GAYLE YOUNG MACH • 18\$/12\$	3 jeudi novembre • 20h Quatuor Claude! INTERPRÉTÉ KELLY-MARIE MURPHY, MICHELINE COULOMBE SAINT-MARCOUR, LINDA CATLIN SMITH, Pierre-Mercure • 18\$/12\$	4 vendredi novembre • 20h	8 mercredi novembre • 20h

Billets disponibles aux guichets des salles et au réseau Admission

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec et Centre Pierre-Péladeau Salle Pierre-Mercure

MACH, Salle Beverley Webster-Rolph Guichet 514-847-6226

Salle Pierre-Mercure Centre Pierre-Péladeau Guichet 514-987-6919

1-800-361-4598 • www.admission.com 514-790-1245

LES ARTS

MÉDIAS

La vraie question

Dimanche dernier, les internautes ont pu visionner le Gala des prix Gémeaux entièrement sur Internet, en temps réel. On se demande qui une telle diffusion a pu intéresser puisque tous les Québécois peuvent capter Radio-Canada partout dans nos contrées.

Mais Radio-Canada a peut-être eu une idée d'avenir: ce gala était tellement interminable et truffé d'allusions aux petites chicanes de l'industrie qu'on pourrait éventuellement libérer les ondes publiques et laisser les gens du milieu se regarder entre eux sur Internet!

Mais, bon, la vraie question consiste à savoir si on pourra un jour se brancher sur Internet et regarder *Un gars, une fille* ou le show de Marc Labrèche à son propre rythme. Ou encore télécharger ces émissions sur son téléviseur branché sur Internet.

Disons que ce n'est pas demain la veille. Mais on s'en approche tranquillement. Jeudi, par exemple, une nouvelle entreprise, Inpix, lançait un tout nouveau site Internet qui permet de regarder trois émissions de télévision (Inpix promet une dizaine d'émissions d'ici les prochains mois). Ces émissions sont constituées à 90 % de contenu provenant d'émissions de télévision existantes, contenu encadré par de nouvelles présentations.

Il s'agit clairement d'une expérience car les obstacles à une diffusion massive sur Internet demeurent importants.

D'abord, la qualité visuelle n'est pas encore celle de la télévision, bien sûr. Mais elle s'améliore de mois en mois, au fur et à mesure que se propage dans la population l'accès haute vitesse à Internet. Il y a actuellement 250 000 foyers branchés haute vitesse à Internet au Québec et Inpix espère attirer 50 000 «abonnés». C'est encore bien loin de représenter les millions d'auditeurs de *Deux frères*, mais c'est déjà plus que plusieurs émissions des chaînes spécialisées.

Le modèle économique d'un tel système n'est pas très clair non plus. Ainsi, Inpix donne accès gratuitement à ces émissions, mais il faut s'enregistrer auprès du site. Inpix peut ainsi offrir aux annonceurs potentiels une information plus claire sur le nombre de personnes intéressées à un tel produit.

Normand Bélisle, président de cette nouvelle compagnie, est lucide: «Le potentiel de revenus rattaché à ces contenus sur Internet est modeste», convient-il, et il ne prévoit pas atteindre la rentabilité avant deux ans. Mais ensuite, «ce potentiel pourrait devenir plus important», lorsqu'on voudra commencer à facturer le téléchargement des émissions, un peu comme la télé payante actuelle.

Ce qui nous amène au troisième grand obstacle, celui des droits à payer. Ici, on nage dans des eaux vaseuses, où rien n'est clair.

Ainsi, l'Association des producteurs de films et de télévision du Québec (APFTQ) négocie habituellement des ententes collectives avec les associations qui représentent les scénaristes, les réalisateurs, les artistes-interprètes, les musiciens-compositeurs. Ces



Paul
Cauchon

ententes prévoient actuellement des tarifs pour la diffusion à la télévision ainsi que pour les «droits de suite», les diffusions télévisuelles supplémentaires (les reprises), la commercialisation en VHS ou en DVD. Mais aucune entente globale ne prévoit clairement la diffusion de contenu audiovisuel sur Internet.

On peut quand même diffuser sur Internet mais les parties doivent s'entendre entre elles sur une base individuelle. Et ce qui est actuellement diffusé relève surtout de l'autopromotion.

Les négociations globales sur cette question, elles, se mènent entre l'APFTQ et l'Union des artistes depuis plusieurs mois.

Car les artistes exigent aussi que soit préservée l'intégrité de leur image (on sait comment on peut facilement détourner des images recueillies sur Internet).

Si des producteurs parviennent quand même individuellement à s'entendre avec les créateurs pour diffuser sur Internet, ils doivent ensuite s'entendre avec les télédiffuseurs, chez lesquels l'enjeu est tout aussi énorme.

Car les télédiffuseurs qui financent les émissions s'assurent de l'exclusivité de cette émission sur leur territoire et offrent cette exclusivité à leurs annonceurs.

Plusieurs spécialistes croient que, d'un point de vue technique, Internet évoluera bientôt dans le sens d'un verrouillage des territoires. On aurait ainsi accès à certains sites seulement dans une région précise. Ainsi, le site Internet de NBC a trouvé une façon technique, en septembre dernier, de diffuser des extraits des Jeux olympiques qui pouvaient être visionnés uniquement aux États-Unis. Mais compte tenu de la structure très ouverte d'Internet, cette possibilité semble encore hypothétique.

La question des droits à négocier demeure cruciale et, en décembre prochain, l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle tiendra à Genève une conférence diplomatique pour tenter de définir un cadre juridique sur cette question.

On ne sait pas encore si on arrivera à fixer un cadre global pour baliser le droit d'auteur sur Internet, mais on sait qu'il faudra absolument y parvenir. «Les producteurs savent très bien que la diffusion d'émissions sur Internet est le prochain marché à se développer», dit Mylène Alder, avocate à l'APFTQ, et c'est un marché qui pourrait éventuellement prendre la place des videocassettes.»

pauchon@ledevoir.com

Il faudra
parvenir
à baliser
le droit
d'auteur
sur Internet

SUIITE DE LA PAGE C8

la technique permet néanmoins d'arriver à chanter sans se soucier d'elle et à faire quelque chose de bon.» On dit l'enseignement du chant en crise. Philosophe, il répond: «Quand vous enseignez le piano, vous savez ce qu'est le piano; en chant, c'est autre chose car vous ne connaissez pas l'instrument. Il faut le fabriquer.»

C'est ainsi que les chanteurs n'ont que fort peu de maîtres, qu'ils consultent toute leur vie, tout comme, parallèlement, les instrumentistes à cordes ont «leur» luthier pour s'occuper de leur instrument. Pourtant, si un violon peut souvent s'améliorer avec l'âge, les années réclament leur tribut au corps et la voix, éventuellement, s'éteint. Ce qui est encore loin d'être le cas chez lui. Revenant à son rôle de Golaud, il trouve qu'aujourd'hui «bien des couleurs se sont ajoutées» et croit encore trouver quelque chose dans les rôles qu'il aura à faire.

Pourtant, il avait affirmé, après les représentations de Saint François d'Assise en 1998 à Salzbourg, qu'il ne reprendrait plus ce rôle. Lui, le créateur du personnage, se met à en parler avec une passion fascinante. «Je suis croyant et ce rôle exige beaucoup. Non seulement physiquement — saint François est en scène pendant quatre heures — mais aussi dans l'engagement qu'il demande. Je pourrais le refaire, mais après cette série de représentations dans la magnifique mise en scène de Peter Sellars, je crois être arrivé au summum. Quand on sait qu'on ne peut aller plus loin, on arrête et on passe à autre chose.»

Un peu à la manière de Karajan quand il a décidé de ne plus reprendre Salomé. Van Dam était de la distribution qui a remporté un vif succès et avait posé la question au vénéré chef, à savoir pourquoi il ne reprenait plus cet opéra. La réponse fut apparemment aussi lapidaire que ceci: «Je ne ferai jamais mieux, alors je ne le fais plus.»

Au récital
Un chanteur ne monte pas sur les planches que pour jouer à l'opéra. Il existe aussi le répertoire de mélodies et lieder. On dit souvent que ce n'est pas le même

type de voix. «Pour moi, c'est exactement la même chose.» Cela concerne la technique, la diction. Mais «je dois changer mon fusil d'épaule». Pour Van Dam, aborder la mélodie, c'est d'abord concevoir autrement la voix et la présence scénique.

À l'opéra, «le chanteur doit extérioriser» la musique, alors que dans la mélodie, «il faut l'intérioriser». On lui parle de dimensions de salle (celles habituellement réservées au récital sont généralement plus petites que les immenses volumes où se déroulent les drames lyriques) et il répond tout de go que «cela ne fait aucune différence; la grosse difficulté vient de la différence de nuances à régler». Pour ce qui a trait à la projection, il reconnaît qu'encore une fois, c'est strictement la même chose entre un cycle de Schumann et un opéra de Verdi. Tout tient dans la capacité du chanteur à vivre son texte et à le rendre selon le médium demandé par le compositeur.

Cela s'acquiert avec le temps. Aussi, quand on lui parle de la relève, des nouvelles voix, José Van Dam devient philosophe. Une exhortation aux jeunes chanteurs, celle de pouvoir être patient. Il a vu trop «d'instruments» se briser, de carrières avorter. «J'ai une grande déception de la manière requise pour avoir du succès aujourd'hui: elle est abusive, car on préfère la voix qui s'échappe plutôt que le musicien qui se développe.»

Sa discographie est abondante. À l'heure des nouveaux médias, de l'opéra filmé ou mis sur support vidéo, lui qui a même été uniquement acteur dans un film a-t-il envie de laisser un legs visuel de son art? «Peut-être, mais uniquement si le travail se fait dans de bonnes conditions.» Il parle de certaines bonnes expériences et sait ce qu'il lui faut pour être à son meilleur. Cela pourrait ressembler, chez lui, à une certaine forme de maturité qu'il revendique avec autant d'aplomb que de sérénité et de force tranquille.

L'homme est sans faux orgueil tout en sachant ce qu'il est. C'est ce qui fait la solidité de l'artiste. La voix est posée, solide, à l'image du propos et des convictions profondes. Tout à coup, alors qu'on lui demande ce que représente pour lui un doctorat honoris causa, la voix se mouille. L'artiste s'efface un peu et

l'homme, jusque-là inconnu, point. Le ton de l'entrevue se module.

L'artiste légitimement fier qui, à l'instar du grand Corneille, sait ce qu'il vaut et croit ce qu'on lui en dit, celui qui porte son métier haut et fort, celui-ci donc laisse sortir une émotion personnelle qui, si elle n'enlève rien à la sincérité de ce que Van Dam artiste livre en scène, révèle une merveilleuse facette d'intimité.

La voix prise d'émotion (ce qui ne se fait jamais quand on chante, sinon on ne pourrait chanter), il avoue ne pas trop comprendre, être confus de cet honneur. Comme un enfant qui s'émerveille devant un arbre de Noël, il se demande encore comment cela s'est produit. Journaliste, on insiste un peu: «J'en suis vraiment très étonné. Je pense que c'est la musique qu'on récompense à travers moi, qu'on a voulu remercier à travers moi.» Existe-t-il plus bel aveu de l'amour de l'art de la musique? Et c'est l'amour d'un grand.

JOSÉ VAN DAM

Remise du doctorat honoris causa à la salle Claude-Champagne le 21 octobre à 16h30 (entrée libre). Récital de mélodies de Duparc, Fauré, Ravel et Schumann le dimanche 22 octobre à la salle Claude-Champagne à 20h. BILLETS: 100 \$, 75 \$ et 50 \$. Classe de maître le lundi 23 octobre à 10h30 à la faculté de musique de l'UdeM.

Concerts
de musique
de chambre
Allegria
20^e saison

piano Dorothy Fieldman-Fraiberg
clarinette Simon Aldrich
violons Nadia Francavilla
Pascale Beaudry
alto Jean MacRae
violoncelle Katherine Skorzewska

Œuvres de Mozart, Finzi & Brahms
jeudi 26 octobre 2000, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre
En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (A.F.M.), les compagnies de disques subventionnent en partie cet événement musical pour promouvoir la musique active, par l'entremise de la Guilde des Musiciens du Québec.

Les Lundis
classiques
du Rideau Vert

sous la direction artistique de
Francine Chabot

Sous le thème
de la musique du monde.

23 octobre à 20 heures

France

Concert: Debussy-Ravel
avec le Trio de l'Isle
Aubut-Triquet-Flamand

théâtre
du rideau
vert

BILLETS Adultes: 20 \$
Étudiants et Âge d'or: 10 \$

Réservations:
(514) 844-1793

Le
DOMAINE
Forget

St-Irénée, Charlevoix

Déjeuner-bénéfice
annuel

Dimanche, 22 octobre
11h00

à la salle Richelieu
du Manoir Richelieu
de La Malbaie

Réservation: (418) 452-8111



Sous la présidence
d'honneur de Monsieur Pierre Boivin
Président du Centre Molson et du
Club de hockey Canadien

« Emmène-moi au concert! »



www.radio-canada.ca/radio

Concert et compagnie

Du lundi au jeudi
à 13h30

Animation: Marc-André Doran
Réalisation: Michèle Parry

Radio-concerts

Du lundi au vendredi
à 20h

Animation: Françoise Davoine et Michel Keable
Réalisation-coordination: Christiane LeBlanc

Entrée libre

Le vendredi
à 13h30

Une émission de Françoise Davoine

100,7
montréal

chaîne culturelle

Radio-Canada

90,1 FM Gaspé 101,5 FM Rimouski 100,9 FM Chicoutimi 95,3 FM Québec 90,7 FM Estrie 104,3 FM Mauricie 89,9 FM Rouyn-Noranda 88,3 FM Val d'Or

LE DEVOIR

À l'heure où les projets de ré-
forme municipale invitent à la
rationalisation, l'étude de l'évo-
lution des villes de l'île de
Montréal pourrait fournir moult
détails sur la constitution de
ces plus petites unités d'admini-
stration municipale. Le temps
d'un détour, laissons donc une
exposition sur le patrimoine ur-
bain et l'histoire de Saint-Lau-
rent, réalisée par l'Institut d'ur-
banisme de la faculté d'aména-
gement de l'Université de Mont-
réal, nous en apprendre un peu
plus sur le développement
d'une ville, histoire de lire
entre les lignes d'un avenir...
déjà à nos portes.

FORME

De Saint-Laurent village à la ville de Saint-Laurent

MICHÈLE PICARD

Si les projets de collaboration
entre universités et entreprises
sont monnaie courante dans
certains domaines de haute technolo-
gie, dans d'autres domaines, comme
l'architecture, l'urbanisme et le patri-
moine, il semble moins évident pour
une entreprise, et encore moins pour
une municipalité, de faire appel aux
penseurs, analystes et créateurs
universitaires.

C'est cependant ce qu'a
fait, à l'été 1999, le
directeur du Ser-
vice de re-
cherche écono-

de la ville, révélé par un inventaire
sommatoire réalisé ces dernières an-
nées, à plus ou moins dicté le sujet,
soit le patrimoine architectural du
noyau ancien de la ville.

Les efforts du Comité des célé-
brations du passage au troisième
millénaire n'ont reçu d'autre répon-
se que celle de la faculté d'aména-
gement de l'Université de Mont-
réal. Rappelons que celle-ci offre
entre autres un programme de maî-
trise en conservation de l'environ-
nement bâti ainsi qu'un baccalau-
réat et une maîtrise décernés par
l'Institut d'urbanisme.

Heureusement, au fil des ren-
contres entre ses artisans, le projet
s'est élargi pour inclure l'évolution
de la forme urbaine de cette ville
devenue l'un des principaux
centres de haute technologie au
Canada et la deuxième ville industriel-
le du Québec.

La réalisation

Si les vénérables institutions
que sont les musées mettent
des années à préparer une
exposition, à réunir les
œuvres, et les conserva-
teurs, à éditer catalogues
et dépliants, dans le cas
présent, les respon-
sables du projet auront
mis un peu plus d'une
année à concevoir et à
produire une exposi-
tion de niveau univer-
sitaire par la qualité
mais qui soit égale-
ment accessible au
grand public.

Le défi a été rele-
vé par les commis-
saires Béatrice So-
koloff, professeure
titulaire à l'Institut
d'urbanisme, et Jo-
hanne Brochu, desi-
gner de l'environne-
ment, qui prépare
actuellement un mé-
moire de maîtrise à
l'Institut. Toutes deux
ont reçu l'aide des pro-
fesseurs Michel Gué-
net, Gérard Beaudet,
Huguette Béland et
Jacques Dalibard par leur
participation aux cours
et ateliers donnés sous leur
direction à des étudiants de
baccalauréat et de maîtrise de
la faculté d'aménagement.

Plus de 50 étudiants ont partici-
pé à ces cours répartis sur deux
semestres. Ceux-ci portaient princi-
palement sur l'analyse du milieu ur-
bain, l'élaboration d'une méthodolo-
gie d'évaluation patrimoniale du site
et l'étude du programme d'aména-
gement et de composition spatiale. De
plus, une équipe de recherche et de
production a œuvré l'été dernier
dans le cadre d'activités spéciales
pour mener à terme la production,
alors que les commissaires ont assu-
ré la conception, la coordination et la
mise en forme du projet.

L'exposition

Du village de Saint-Laurent au
XVIII^e siècle à la ville actuelle, l'ex-
position relate et interprète les étapes
de l'urbanisation de ce territoire agri-
cole, seul village situé à l'intérieur
des terres sous le régime français.

De la naissance du village, de
1702 à 1890, à l'émergence d'un vi-
sage urbain, de 1890 à 1940, et à
l'explosion suburbaine, de 1945 à
aujourd'hui (qui aura vu la fonda-
tion du Collège Saint-Laurent et cel-

le des Compagnons de Saint-Lau-
rent), ces étapes mettent en relief
différents aspects de l'urbanisation
d'une ville, notamment l'importan-
ce et l'apport prestigieux des insti-
tutions d'enseignement, la nature
particulière d'une industrialisation
spécialisée et les fondements so-
ciaux, religieux et culturels des ac-
tivités et des individus ayant façonné
cette municipalité.

En plus de présenter une série de
panneaux historiques, les concep-
teurs se sont évertués à concevoir
différents niveaux de lecture, de la
séquence des faits historiques à l'éla-
boration de vignettes très détaillées
en passant par la narration chrono-
logique, le tout avec un accent particu-
lier mis sur les typologies de l'habi-
tat, les industries, le phénomène de
la banlieue et les parcs urbains.

Deux compléments à l'exposition
sont proposés: la promenade urba-
ine, dont le parcours est disponible
sous forme d'un dépliant-affiche, et
des panneaux dans la rue, installés
près d'abribus et interpellant les pas-
sants en vue de provoquer une ré-
flexion sur le milieu urbain.

À l'aube du XXI^e siècle, le village
Saint-Laurent, issu de la côte et de la
montée Saint-Laurent qui fut le
centre institutionnel et le cœur du
village pendant près d'un siècle, s'est
transformé sous la pression de l'in-
dustrie, de l'urbanisation, de l'immi-
gration et du développement. Le pas-
sé et l'avenir de Saint-Laurent sont
exprimés avec vigueur par le fameux
plan Gohier, du nom du maire plani-
ficateur, ou encore par l'actuel Tech-
noparc, dont nous reparlerons bien-
tôt dans cette page.

Suite et poursuite

Il est évident que l'on doit féliciter
la Ville de Saint-Laurent de l'initiati-
ve permettant de mener à terme un
projet avec la collaboration d'une in-
stitution dédiée au savoir, ce qui a
permis d'élargir la vision et la notion
de la ville. Souhaitons que d'autres
villes lui emboîtent le pas et produi-
sent, pour leurs citoyens et leurs in-
stances administratives, matière à ré-
flexion pour leur assurer un dévelop-
pement harmonieux.

Retenons de l'exposition qu'elle
stimule la découverte de l'urbanis-
me par le public et les élus, et qu'elle
encourage la reconnaissance et le
respect de l'environnement dans le-
quel ils vivent.

Cette exposition n'est pas sans
rappeler que le futur «une île, une
ville» risque de noyer les petits
centres anciens et de banaliser les
noyaux urbains de villages devenus
des villes, elles-mêmes fondues dans
un arrondissement sans lien propre
avec l'histoire des lieux. C'est donc
l'occasion de redécouvrir, au pro-
chain «coin de rue», le passé qui est,
comme le veut la formule consacrée,
garant de notre avenir.

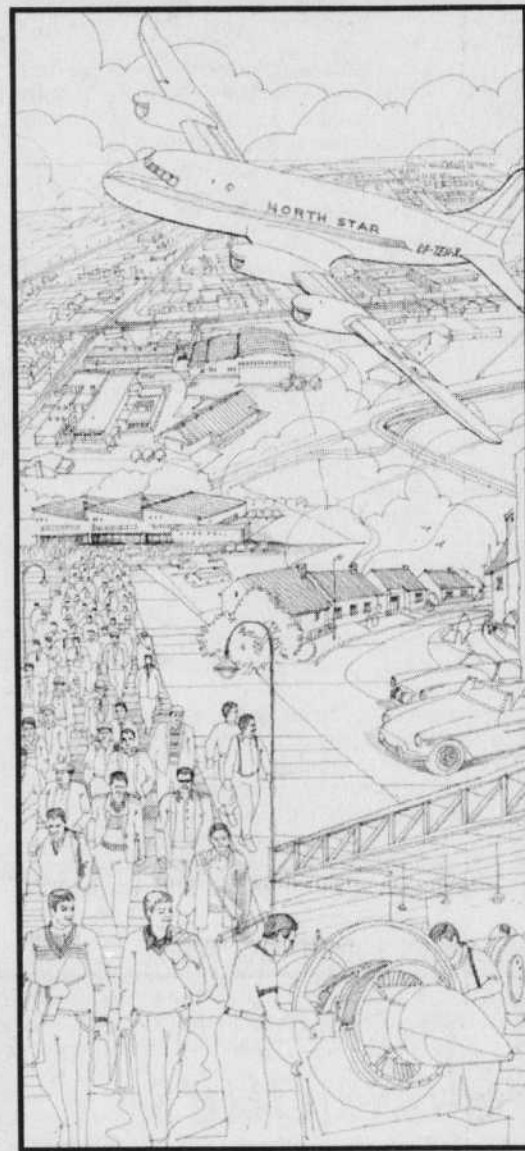
michelepicaard@videotron.ca

L'exposition *Saint-Laurent, du vil-
lage à la ville - Retrouvez le cœur*, au
Musée d'art de Saint-Laurent, 615,
avenue Sainte-Croix, Saint-Laurent.
(Stationnement gratuit, métro du Col-
lège ou Côte-Vertu). ☎ (514) 747-
7367, du 20 octobre au 26 novembre
2000.

Heures d'ouverture du musée: du
mercredi au dimanche de 12h à 17h.

[http://www.chin.gc.ca/
exhibitions/canadiana/](http://www.chin.gc.ca/exhibitions/canadiana/)

Le site de Saint-Laurent:
<http://www.ville.saint-laurent.qc.ca>



Dessin de Minh Ngoc Daô, étudiante
à la maîtrise en urbanisme.

REGARDS OBLIQUES:

À lire, consulter et explorer

La collection «Pignon sur rues» publiée par la
Ville de Montréal (au temps béni où l'on se préoc-
cupait de l'architecture et de l'urbanisme), qui re-
trace l'évolution de nos milieux de vie, des vil-
lages devenus quartiers.

Les *Répertoires d'architecture traditionnelle sur
le territoire de la Communauté urbaine de Mont-
réal* (publications de la Ville de Montréal). Espé-
rons que le projet de «l'île-ville» remettra ce projet
sur les rails et que chacun pourra bénéficier, par
le truchement de ces publications, des trésors ac-
cumulés par le Service de la mise en valeur du
territoire et la Division de l'aménagement sur le
passé de nos villes et villages. Divisées par types,
églises, couvents, édifices scolaires, etc., ces pu-
blications ne couvrent malheureusement pas l'habi-
tat typique de Montréal et s'arrêtent à 1940.

Allez vers l'ouest: *Un lieu nommé Pointe-Clai-
re*, par Jacques Desrochers, un guide d'excur-
sion patrimoniale. On s'informe à l'hôtel de ville:
☎ (514) 630-1200.

Consultations

Il y aura présentation du rapport préliminaire
de la commission consultative sur le projet de po-
litique de consultation en matière d'urbanisme les
24 et 25 octobre prochains, même lieu que les
deux premières étapes. <http://www.ville.montreal.qc.ca/consultation/politique/politique-cadre.htm>.



SOURCE: PHOTOCARTO THÈQUE QUÉBÉCOISE
ET ARCHIVES DE LA VILLE DE SAINT-LAURENT

Photographie aérienne du centre de
Saint-Laurent, 1992. Hauts-Monts
inc. Dynamique de la croissance
urbaine dans la deuxième moitié
du XX^e siècle.

mique
et projets
de rénovation
de la Ville de
Saint-Laurent, François
Guignard.
M. Guignard, aussi ar-
chitecte et urbaniste, a donc
sollicité le concours de plusieurs
universités dans le but de réaliser
un projet d'exposition sur le patri-
moine de la ville. Dans le cadre des
célébrations du passage au troisiè-
me millénaire, la Ville voulait sur-
tout souligner son dynamisme
mais aussi l'existence de cette mu-
nicipalité depuis 1702. Trois siè-
cles, cela se célèbre!

Le projet
Au départ, le patrimoine ancien

IDM

Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours (niveau 3)
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-2436
Télécopieur : (514) 866-0881
Courriel : idm@idm.qc.ca
Site Web : <http://www.idm.qc.ca>

Concours Les Prix de L'Institut de Design Montréal 2001 : 55 000 dollars en prix

Le concours *Les Prix de L'Institut de Design Montréal 2001* souligne l'excellence en design. Il est organisé en collaboration avec les associations professionnelles (ADIQ, SDIQ, SDGQ) et avec l'appui des associations d'affaires (ADRIQ, AFMQ, CESAM) ainsi que des partenaires principaux: **Développement économique Canada** et le **Ministère des Affaires municipales et de la Métropole**.

Des prix d'une valeur totale de 55 000 \$ seront accordés aux lauréats, dont un **Grand Prix** de 25 000 \$ attribué au designer du meilleur produit ou projet, toutes catégories confondues, et une somme de 5 000 \$ remise au gagnant de chacune des catégories.

Chaque lauréat bénéficiera du privilège d'associer «**Les Prix de L'IDM**» à la publicité de son projet et à celle de son entreprise.

ADMISSIBILITÉ

Tout produit ou projet de design réalisé et complété au Québec depuis décembre 1998 par un designer, un partenariat entre un designer et une entreprise ou une entreprise possédant un service intégré de design. Un candidat peut soumettre plusieurs produits ou projets dans une ou plusieurs catégories.

Pour vous inscrire, communiquez avec Corinne Bergeron au (514) 866-2436, poste 28.

CATÉGORIES

1. Produits de consommation grand public
2. Produits spécialisés
3. Design d'intérieur
4. Projets multidisciplinaires
5. Design graphique
6. Design et nouvelles technologies

DATE DE TOMBÉE

Les formulaires de mises en candidature devront être retournés à l'IDM au plus tard **vendredi 26 janvier 2001, à midi**.

CRITÈRES D'ÉVALUATION

1. Innovation
2. Esthétique
3. Facteurs humains
4. Technologie
5. Considérations écologiques
6. Appréciation générale

PARTENAIRES PRINCIPAUX

Développement économique Canada
Ministère des Affaires municipales et de la Métropole
COLLABORATEURS SPÉCIAUX
Association des designers industriels du Québec
Société des designers graphiques du Québec
Société des designers d'intérieur du Québec